

IFRANE

Les Pierres Qui Se Souviennent

Voyage dans le temps avec ma fille

SALKA Elmadani

Décembre 2025

*À Mohamed,
mon grand-père,
que je n'ai jamais connu
mais dont je porte le nom.*

*À Ahmed, mon père,
qui m'a montré le chemin*

d'Amsra à Pau et retour.

*À ma fille,
qui m'a accompagné dans ce voyage
et qui transmettra à son tour.*

*Et à Ifrane,
à tous ses villages,
à toutes ses communautés,
passées, présentes, futures:*

*que votre histoire soit connue,
que votre mémoire soit honorée,
que vos pierres continuent de parler.*

*« L'ignorance de l'histoire nuit à celui qui ne sait pas d'où il
vient et où il va. »*

— Mohammed al-Ifrani, historien d'Ifrane (1670-1745)

« Les pierres gardent la mémoire de ce que nous avons oublié. »

— Proverbe berbère

PROLOGUE

Pau, février 2024

Ma fille tient la photo entre ses mains. Douze ans, des yeux qui questionnent tout.

« C'est qui, papa ? »

Je regarde par-dessus son épaule. La photo est ancienne, couleurs passées. Un jeune homme, peut-être vingt ans, debout devant une maison en terre. Derrière lui, des montagnes arides.

« C'est ton grand-père. Ahmed. Mon père. »

« Il est où ? »

« Amsra. Un village dans les montagnes de l'Anti-Atlas, au Maroc. »

Elle fronce les sourcils, essaie d'imaginer. Pour elle, l'Anti-Atlas c'est juste un nom. Des vacances d'été, parfois. La famille. Les cousins.

« Et lui, c'est qui ? »

Elle pointe un autre homme sur la photo. Plus âgé. Visage sérieux.

Je regarde de plus près. Puis je comprends.

« C'est... je crois que c'est Mohamed. Mon grand-père. »

« Ton grand-père ? Tu l'as connu ? »

« Non. Il est mort quand mon père était petit. »

Silence. Elle regarde la photo autrement maintenant. Cet homme, son arrière-grand-père. Mort il y a si longtemps. Avant ma naissance. Avant celle de mon père, presque.

« Comment il est mort ? »

« Subitement. On ne sait pas exactement. Mon père ne s'en souvient pas. Il était trop jeune. »

Elle pose la photo doucement, comme si c'était fragile. Et c'est vrai. C'est fragile. Tout ce passé. Ces vies. Ces lieux.

« Papa ? »

« Oui ? »

« On peut y aller ? À Amsra ? »

Je souris. Bien sûr qu'on peut. On y va souvent. L'été. Voir la famille. Mais ce n'est pas ce qu'elle demande, je le sens.

« Tu veux dire... vraiment y aller ? »

« Oui. Pas juste les vacances. Je veux... je veux voir d'où tu viens. Vraiment. »

Je la regarde. Douze ans. Au seuil de l'adolescence. Des questions qui commencent à se poser. Qui suis-je ? D'où je viens ? Pourquoi ?

Ces questions, je me les suis posées toute ma vie. Né en France. Parents marocains. Deux cultures. Deux langues. Deux mondes. Entre les deux, toujours.

J'ai visité Ifrane des dizaines de fois. Enfant, adolescent, adulte. J'ai joué dans ces ruelles. Bu de cette eau. Grimpé ces rochers.

Mais ai-je vraiment regardé ?

Ai-je vraiment compris ?

« D'accord », je dis. « On va y aller. Mais pas comme d'habitude. »

« Comment alors ? »

« On va chercher. On va poser des questions. On va remonter le temps. »

Elle sourit. Son sourire qui illumine tout.

« Comme une aventure ? »

« Exactement. Comme une aventure. »

Trois semaines plus tard, nous sommes dans l'avion. Pau-Agadir. Ma fille contre le hublot, regarde les nuages.

J'ai préparé ce voyage différemment des autres. J'ai lu. Cherché. Contacté des gens. Géologues. Historiens. Chercheurs.

Parce que j'ai réalisé quelque chose.

Ifrane n'est pas juste un village où mon père est né. Ce n'est pas juste le lieu des vacances d'été.

C'est un livre. Un livre immense. Écrit sur des millions d'années. Dans la pierre. Dans l'eau. Dans les mémoires.

Et moi, je l'ai traversé toute ma vie sans le lire.

Aujourd'hui, avec ma fille, je vais le lire.

Nous allons le lire ensemble.

Et peut-être, à la fin, elle saura d'où elle vient. Peut-être qu'elle pourra répondre quand on lui demandera : « Tu es d'où ? »

Pas avec hésitation. Pas avec ce « c'est compliqué » que je dis toujours.

Mais avec : « Je viens d'Ifrane. Laisse-moi te raconter. »

JOUR 1

LES PIERRES FONDATRICES

Matin — La route vers Amsra

L'aéroport d'Agadir derrière nous. La voiture file vers le nord-est, vers les montagnes.

Ma fille regarde le paysage changer. D'abord la plaine. Sèche. Rocailleuse. Puis les premières collines.

« Papa, pourquoi c'est tout sec ? »

Bonne question. La première de beaucoup, je le sais déjà.

« Il ne pleut presque pas ici. »

« Pourquoi ? »

« À cause du Sahara. Le désert est juste au sud. L'air chaud remonte, empêche les nuages d'arriver. »

Elle réfléchit. Regarde par la fenêtre.

« Mais avant ? Il pleuvait avant ? »

Je souris. Comment elle sait ça ?

« Oui. Avant, il pleuvait. Beaucoup. »

« Quand ? »

« Il y a longtemps. Très longtemps. Je te raconterai. »

Les montagnes grandissent devant nous. L'Anti-Atlas. Chaîne ancienne.
Érodée. Usée par le temps.

Combien de fois j'ai fait cette route ? Dix fois ? Vingt ? Toujours la même.
Toujours différente.

Enfant, je dormais à l'arrière. Adolescent, j'écoutais de la musique. Adulte, je
conduisais en pensant au travail.

Aujourd'hui, je regarde vraiment.

Ces rochers. Ces couleurs. Rouge. Ocre. Gris. Noir parfois.

Qu'est-ce qu'ils racontent ?

Mon téléphone vibre. Message de Hassan, le géologue que j'ai contacté. Il
m'attend à Ifrane demain matin. Prêt à me montrer « les plus vieilles pierres du
Maroc ».

Ma fille s'est endormie. Tête contre la fenêtre. Je roule doucement.

Dans deux heures, nous serons à Amsra. Au village. Chez les cousins.

Mais d'abord, un arrêt.

Le cimetière.

Midi — Le cimetière d'Amsra

Les tombes s'étendent sur la pente. Pierre blanche sous le soleil. Certaines
anciennes, gravures effacées. D'autres récentes.

Ma fille marche à côté de moi. Silencieuse. C'est la première fois qu'elle vient ici.

Je cherche. Les noms sur les pierres. Mohamed. Il y en a plusieurs. Mais
lequel ?

Puis je le vois. Plus loin. Sous un arbre.

MOHAMED SALKA. Et les dates. Gravées. Nettes.

Je m'arrête devant. Ma fille se tient à côté.

« C'est lui ? »

« Oui. »

Elle ne dit rien. Regarde la tombe. L'arbre. Les montagnes derrière.

Puis elle ramasse une petite pierre et la pose sur la tombe. Elle a vu d'autres gens faire ça, peut-être. Ou c'est instinctif. Je ne sais pas.

Mais c'est juste.

Je pose ma main sur la pierre tombale. Tiède. Le soleil tape fort.

Mohamed. Mon grand-père. Mort si jeune. Mon père ne s'en souvient pas.

Que faisais-tu ? Qui étais-tu ?

Les pierres ne répondent pas.

Mais peut-être qu'elles le feront. Pas cette pierre-ci. Les autres. Celles de la montagne. Celles qui étaient là avant Mohamed. Avant son père. Avant tous.

Celles qui ont vu le temps passer.

Toutes ces pierres autour de nous.

« Papa, regarde ! »

Ma fille s'est éloignée. Elle est accroupie près d'un rocher, à l'entrée du cimetière.

Je m'approche.

« Qu'est-ce que tu as trouvé ? »

« Regarde cette pierre. Elle brille. »

Elle me tend un morceau de roche. Gris. Cristaux brillants dedans. Feldspath. Quartz peut-être.

Un granite.

Je le tourne dans ma main. Lourd. Dense.

« C'est joli », elle dit.

« Oui. Mais tu sais ce qui est encore plus beau ? »

« Quoi ? »

« Son âge. »

Elle me regarde, sourcils levés.

« Cette pierre a deux milliards d'années. »

Silence. Elle regarde la pierre dans ma main. Incrédule.

« Deux... milliards ? »

« Oui. Deux mille millions. »

Je vois son cerveau essayer de saisir. Impossible. Trop grand. Trop loin.

« Comment tu sais ? »

« Demain, on va rencontrer quelqu'un qui va nous expliquer. Un géologue. Il connaît toutes les pierres d'ici. »

Elle tient la pierre dans sa paume. La regarde autrement maintenant.

« Deux milliards d'années... »

Puis elle lève les yeux vers moi.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Si cette pierre a deux milliards d'années... combien de temps on est là, nous ? »

Question parfaite.

« Les humains ? Homo sapiens ? Environ trois cent mille ans. »

Elle fait le calcul dans sa tête. Ou essaie.

« C'est... presque rien. »

« Exactement. »

Elle reste silencieuse. Pense. Regarde la pierre. Regarde la montagne.

Puis elle dit, doucement :

« On est tout petits. »

« Oui. On est tout petits. »

Nous restons là, tous les deux. Au cimetière. Entourés de tombes. Entourés de pierres qui ont vu passer tant de temps.

Ma fille glisse la petite pierre dans sa poche.

« Je veux la garder », elle dit.

« Bonne idée. »

Nous retournons à la voiture. Direction le village.

Mais quelque chose a changé. Je le sens. Elle aussi.

Nous venons d'ouvrir une porte. Sur le temps. Sur le passé. Sur quelque chose d'immense.

Et demain, nous allons franchir cette porte.

Après-midi — Arrivée au village

La voiture s'arrête devant la maison. Vieille construction. Murs en terre. Toit plat.

Les cousins sortent. Sourires. Embrassades. Ma fille un peu timide au début.
Puis elle reconnaît Khadija, sa cousine de 14 ans. Elles partent ensemble.

Mon oncle Abd me serre fort.

« Bienvenue. Ça fait longtemps. »

« Trois ans. »

« Trop longtemps. »

Nous entrons. Thé à la menthe. Gâteaux au miel. Les questions habituelles.
Comment va le travail ? La santé ? La famille en France ?

Puis mon oncle demande :

« Pourquoi tu es venu maintenant ? Pas l'été. »

« Je voulais... voir les choses différemment. Avec ma fille. Lui montrer vraiment.
»

Il hoche la tête. Comprend sans que j'explique plus.

« Tu veux voir le vieux quartier ? »

« Oui. »

Le ksar abandonné

Nous marchons vers le haut du village. Ma fille et Khadija devant. Moi et mon oncle derrière.

Le ksar ancien se dresse sur la colline. Maisons en ruine. Murs effondrés. Bois pourri.

Ma fille s'arrête. Regarde.

« C'est quoi ? »

« L'ancien village », dit Khadija. « Avant, les gens vivaient ici. »

« Pourquoi ils sont partis ? »

Mon oncle s'approche.

« L'eau. L'eau a manqué. Et les jeunes sont partis. Vers les villes. Vers la France. Comme ton grand-père Ahmed. »

Ma fille explore. Monte sur un mur bas. Regarde à l'intérieur d'une maison sans toit.

Je la suis. La pièce est petite. Trois mètres sur trois, peut-être. Murs épais. Une fenêtre minuscule.

« Mon père a grandi ici ? » je demande à mon oncle.

« Non. Plus bas. Près de la mosquée. Mais son oncle vivait ici. »

Ma fille ramasse quelque chose dans la poussière.

« Papa ! Regarde ! »

Une tessère de poterie. Terre cuite rouge. Motif géométrique.

« C'est vieux ? »

« Peut-être cent ans. Peut-être plus. »

Elle la glisse dans sa poche. Avec la pierre du matin.

« Je collectionne », elle dit.

« Quoi ? »

« Les morceaux du temps. »

Je souris. Les morceaux du temps. Exactement.

Soir — Sous les étoiles

Le dîner fini. Tagine d'agneau. Pain maison. Les hommes sortent sur la terrasse. Thé. Cigarettes pour certains.

Ma fille est restée avec les femmes et Khadija. Je les entends rire à l'intérieur.

Mon oncle me tend un verre de thé.

« Demain, tu as des plans ? »

« Oui. Je rencontre un géologue. Hassan. De l'université d'Agadir. Il va me montrer les boutonnières. »

« Les boutonnières ? »

« Les endroits où les roches les plus anciennes remontent à la surface. »

Mon oncle réfléchit.

« Pourquoi tu t'intéresses à ça ? »

« Parce que... je veux comprendre. D'où vient tout ça. » Je fais un geste vers les montagnes. « Comment c'est arrivé là. »

« Les montagnes ont toujours été là. »

« Non. Elles ont été faites. Il y a très longtemps. »

Il sourit.

« Tu es comme ton père. Curieux. Il posait toujours des questions. Pourquoi ? Comment ? D'où ? »

« Mohamed aussi était comme ça ? »

Silence. Mon oncle regarde le ciel. Les étoiles commencent à apparaître.

« Je ne sais pas. J'étais trop jeune quand il est mort. Mais ton père, oui. Toujours curieux. »

Nous restons silencieux. Le ciel devient noir. Les étoiles explosent. Ici, loin des villes, elles sont partout.

Ma fille sort sur la terrasse.

« Papa, viens voir ! »

Elle pointe le ciel.

« Il y en a tellement ! »

« À Pau, on ne les voit pas. »

« Pourquoi ? »

« Les lumières de la ville. »

Elle s'assoit à côté de moi. Regarde le ciel.

« C'est beau. »

« Oui. »

Puis elle demande :

« Papa, les étoiles, elles ont quel âge ? »

« Ça dépend. Certaines sont très vieilles. Des milliards d'années. Comme la pierre que tu as trouvée. »

« Alors... tout est vieux ici ? »

« Oui. Très vieux. »

Elle pense.

« Demain, le monsieur, il va nous raconter ? »

« Oui. Il va nous raconter comment tout ça s'est fait. »

« J'ai hâte. »

« Moi aussi. »

Nous restons là, tous les trois. Mon oncle, ma fille, moi. Sous les étoiles. Sur cette terre ancienne.

Et demain, nous allons remonter le temps.

Le lendemain matin

Rencontre avec Hassan

Hassan nous attend devant la mosquée. La quarantaine. Lunettes. Sac à dos chargé d'outils.

« Salka ? »

« Oui. Voici ma fille. »

Il se penche vers elle, souriant.

« Tu aimes les cailloux ? »

Elle rit.

« J'en ai trouvé un hier. Papa dit qu'il a deux milliards d'années. »

« Ah ! Tu l'as avec toi ? »

Elle sort la pierre de sa poche. Hassan la prend, l'examine.

« Granite. Oui, environ deux milliards. Peut-être un peu moins. Tu veux savoir comment on sait ? »

« Oui ! »

« Monte dans la voiture. Je vais vous montrer d'où vient cette pierre. »

Route vers la boutonnière

La voiture grimpe vers les hauteurs. Route étroite. Virages serrés.

Hassan conduit en parlant.

« Vous savez ce qu'est une boutonnière ? »

Ma fille secoue la tête.

« Imagine une chemise. Avec des boutons. Une boutonnière, c'est le trou pour le bouton. »

« Oui... »

« Eh bien, dans la géologie, c'est pareil. La terre, c'est comme une chemise avec plein de couches. Les couches récentes au-dessus, les anciennes en-dessous. Mais parfois, les couches du dessus s'enlèvent. Érosion. Vent. Pluie. Et on voit les couches anciennes. Comme si on ouvrait un trou dans la chemise. »

« Et on peut voir en-dessous ! »

« Exactement ! »

Je regarde le paysage. Différemment maintenant. Ces rochers. Ces affleurements. Ce ne sont pas juste des cailloux.

Ce sont des fenêtres. Sur le passé.

« Combien de boutonnières ici ? » je demande.

« Dans l'Anti-Atlas ? Quatre principales. Ifni, Kerdous, Bas Draa, Zenaga. Nous allons voir celle de Kerdous. Très proche. »

La boutonnière de Kerdous

Nous nous arrêtons. Hassan sort. Ma fille saute de la voiture. Moi, plus lentement.

Devant nous, la roche. Nue. Grise. Brillante par endroits.

Hassan s'approche. Pose sa main sur la pierre.

« Touchez. »

Ma fille pose sa main. Moi aussi.

Dur. Froid. Lisse par endroits. Rugueux ailleurs.

« Qu'est-ce que vous sentez ? »

« C'est dur », dit ma fille.

« Très dur. Parce que c'est très vieux. Cette roche a résisté à tout. Aux montagnes qui se sont formées. Aux montagnes qui se sont érodées. Aux océans. Aux climats. Pendant deux milliards d'années. »

Il sort un petit marteau. Frappe délicatement. Un éclat se détache.

Il le ramasse. Le tend à ma fille.

« Regarde. Tu vois les cristaux ? »

Elle approche l'éclat de ses yeux.

« Oui ! Ils brillent ! »

« Feldspath. Quartz. Mica. Ces cristaux se sont formés quand le magma a refroidi. Très lentement. Sous terre. »

« Le magma, c'est la lave ? »

« Oui. Mais sous terre. Quand elle sort, on l'appelle lave. Quand elle reste en bas, c'est du magma. »

Ma fille regarde l'éclat. Puis la falaise. Puis Hassan.

« Vous pouvez raconter ? Comment c'est arrivé ? »

Hassan sourit. Se tourne vers moi.

« Elle aime les histoires ? »

« Oui. »

« Bon. Asseyez-vous. Je vais vous raconter. »

Le voyage — Il y a deux milliards d'années

Nous nous asseyons sur des rochers. Hassan en face de nous. Comme un conteur.

« Fermez les yeux », il dit.

Ma fille ferme les yeux. J'hésite. Puis je les ferme aussi.

« Imaginez. Vous êtes ici. Même endroit. »

« Mais il y a deux milliards d'années. Deux mille millions. »

« Ouvrez les yeux. Qu'est-ce que vous voyez ? »

Ma fille ouvre les yeux. Regarde autour.

« Rien ? »

« Pas de village. Pas de route. Pas de maisons. Pas d'arbres. Pas d'herbe. Pas d'animaux. Pas d'humains. »

Silence. Elle essaie d'imaginer.

« La Terre à cette époque était très différente », continue Hassan. «

L'atmosphère n'avait presque pas d'oxygène. Le ciel était orange. Ou gris. Pas bleu. »

« Pourquoi ? »

« Parce que les plantes n'existaient pas encore. Ce sont les plantes, et les algues dans l'océan, qui ont fait l'oxygène. »

« Alors comment on aurait respiré ? »

« On n'aurait pas pu. On serait morts immédiatement. »

Ma fille frissonne.

« Et en-dessous ? Sous nos pieds ? »

« Sous nos pieds, la Terre bouillait. Le manteau était plus chaud qu'aujourd'hui. Des panaches de magma remontaient. Comme de l'eau qui bout dans une casserole. »

« Ça faisait des volcans ? »

« Oui ! Partout. Des volcans gigantesques. Des coulées de lave immenses. »

Hassan se lève. Fait des gestes avec ses mains.

« Et puis, ces panaches de magma, au lieu de sortir, restaient parfois coincés sous terre. Ils refroidissaient. Lentement. Sur des millions d'années. »

« Et le granite se formait ! » ma fille dit.

« Exactement ! Millimètre par millimètre. Cristal par cristal. »

Il ramasse une pierre.

« Cette pierre que tu tiens. Elle s'est formée à vingt kilomètres sous terre. Peut-être plus. Pendant des millions d'années. »

« Et comment elle est montée ? »

« Elle n'est pas montée. C'est tout le reste qui est descendu. »

Ma fille fronce les sourcils. Ne comprend pas.

« Imagine », je dis. « Tu as un gâteau. Avec plusieurs couches. La couche du bas, c'est le granite. Les couches au-dessus, d'autres roches. »

« Oui... »

« Maintenant, imagine que tu manges les couches du dessus. Une par une. Qu'est-ce qui reste ? »

« Le granite ! »

« Voilà. C'est ça, l'érosion. Le vent, la pluie, les glaciers, tout ça a enlevé les couches du dessus. Pendant deux milliards d'années. Et maintenant, le granite est à la surface. »

Elle regarde la falaise. Puis elle pose sa main dessus.

« Alors cette pierre... elle a vu tout ça ? »

« Oui », dit Hassan. « Elle a vu la Terre se transformer. Elle a vu les continents se rassembler. Se séparer. Se rassembler encore. Elle a vu les océans venir. Repartir. Revenir. Elle a vu les montagnes naître. Mourir. Renaître. »

« Elle a vu tout ça... »

Ma fille reste silencieuse. Sa main sur la pierre.

Moi aussi, je ne dis rien. Parce que je réalise quelque chose.

Toute ma vie, j'ai marché sur ces pierres. J'ai grimpé dessus. Joué dessus. Sans jamais vraiment les voir.

Sans savoir qu'elles avaient une histoire.

Une histoire qui dépasse l'entendement humain.

Deux milliards d'années.

Hassan parle encore. Explique le Craton Ouest-Africain. Les orogénèses. Les cycles. J'écoute. Prends des notes mentalement.

Mais ce qui reste, ce n'est pas les mots techniques.

C'est l'image.

Cette terre. Bouillonnante. Violente. Se construisant. Grain par grain.

Pour arriver à ça. Ce rocher. Sous ma main.

Retour au présent

Nous remontons dans la voiture. Ma fille tient son éclat de granite. Ne le lâche pas.

« Hassan ? » elle demande.

« Oui ? »

« Si le granite a deux milliards d'années... qu'est-ce qui est encore plus vieux ? »

Hassan rit.

« Excellente question ! La Terre elle-même. Quatre milliards et demi d'années. »

« Et avant la Terre ? »

« Avant ? Le Soleil. Les étoiles. L'univers. »

« Ça remonte jusqu'où ? »

« Jusqu'au Big Bang. Il y a treize milliards et demi d'années. »

Silence. Ma fille essaie de saisir. Impossible.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Mon cerveau ne peut pas imaginer ça. »

« Le mien non plus. »

« Alors comment on fait ? »

Je réfléchis.

« On n'imagine pas avec le cerveau. On imagine avec... autre chose. »

« Quoi ? »

« L'émerveillement. »

Elle pense. Puis sourit.

« Oui. L'émerveillement. »

Hassan nous dépose au village. Nous le remercions. Il repart, promettant de revenir demain pour nous montrer autre chose.

Les fossiles.

Soir — Intégration

Ma fille s'est installée sur la terrasse. Carnet ouvert. Elle dessine.

Je m'approche. Regarde par-dessus son épaule.

Elle a dessiné la Terre. Ou essayé. Avec des volcans. Du magma. Des coulées de lave.

En bas, elle a écrit : « Il y a 2,000,000,000 ans ».

« C'est beau », je dis.

« Je veux me souvenir. »

« Tu te souviendras. »

Elle continue à dessiner. Ajoute des détails. Des couleurs.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Tu crois que grand-père Ahmed savait ça ? Que les pierres sont si vieilles ? »

« Je ne sais pas. Peut-être pas exactement. Mais je pense qu'il sentait quelque chose. Que cet endroit était spécial. »

« Et Mohamed ? »

« Mohamed aussi, sûrement. »

Elle ferme son carnet.

« Demain, Hassan va nous montrer les fossiles ? »

« Oui. »

« Les fossiles, c'est quoi ? »

« Des traces d'animaux ou de plantes qui ont vécu il y a très longtemps. Transformés en pierre. »

« Ici, il y en a ? »

« Oui. Beaucoup. Très anciens. »

« Combien anciens ? »

« Cinq cent quarante millions d'années. »

Elle ouvre grand les yeux.

« C'est... c'est avant les dinosaures ? »

« Beaucoup avant. »

« Qu'est-ce qui vivait ? »

« Demain, Hassan te montrera. Et tu verras par toi-même. »

Elle sourit. Excitée.

« J'ai hâte. »

Moi aussi.

Parce que demain, nous allons descendre encore plus profond dans le temps.

Nous allons voir la vie. Les premières formes de vie complexes.

Là. Dans les pierres autour de nous.

Les pierres qui se souviennent.

JOUR 2

L'OCÉAN ANCIEN

Matin — Le retour de Hassan

Ma fille est déjà debout quand je sors sur la terrasse. Elle regarde la route.

« Il vient quand, Hassan ? »

« Bientôt. Neuf heures, il a dit. »

Elle a son sac à dos. Carnet. Stylos. Bouteille d'eau. Les deux pierres d'hier dans ses poches.

« Tu es prête ? » je demande.

« Oui ! J'ai trop hâte de voir les fossiles ! »

Khadija sort de la maison. Bâille.

« Vous allez où ? »

« Voir des animaux morts depuis cinq cents millions d'années », ma fille dit fièrement.

Khadija rit.

« Je peux venir ? »

« Demande à ton père. »

Deux minutes plus tard, Khadija revient. Permission accordée. Maintenant elles sont deux à guetter la route.

Hassan arrive pile à neuf heures. Un autre homme avec lui. Plus jeune. Barbe courte.

« Salut ! Je vous présente Youssef. Paléontologue. Spécialiste des fossiles d'ici. »

Youssef nous serre la main. Sourire immense.

« Vous allez voir des choses extraordinaires aujourd'hui », il dit.

Route vers la carrière

Nous roulons vers l'est. Le paysage change. Plus de roches claires. Calcaires.

Youssef explique en conduisant.

« Hier, Hassan vous a montré les granites. Les roches les plus anciennes. Le socle. »

« Aujourd'hui, on va voir ce qui s'est posé dessus. Beaucoup plus tard. »

« Combien plus tard ? » demande ma fille.

« Un milliard et demi d'années plus tard. »

Elle essaie de calculer.

« Alors... cinq cent quarante millions d'années ? »

« Exactement ! »

Khadija chuchote à ma fille :

« Comment tu sais ça ? »

« Hassan nous a expliqué hier. Deux milliards moins un milliard et demi. »

Youssef se retourne, impressionné.

« Elle est forte en calcul ! »

« Et en curiosité », j'ajoute.

La voiture s'arrête. Nous sommes au pied d'une colline. Des tas de pierres partout. Certaines cassées. D'autres empilées.

« C'est une carrière abandonnée », Youssef explique. « Les gens venaient chercher des pierres pour construire. Mais aussi... pour autre chose. »

« Quoi ? » Khadija demande.

« Des fossiles. Pour vendre. »

Son ton est devenu sérieux.

« Mais aujourd'hui, on ne vend rien. On regarde. On apprend. D'accord ? »

« D'accord », les filles répondent en chœur.

La découverte

Nous grimpons entre les blocs de pierre. Youssef nous montre où chercher.

« Regardez les surfaces plates. Les cassures fraîches. C'est là qu'on voit le mieux. »

Ma fille et Khadija se mettent à chercher. Sérieuses. Concentrées.

Cinq minutes passent. Dix.

Puis :

« PAPA ! YOUSSEF ! VENEZ ! »

Ma fille est agenouillée devant une pierre. Grande. Plate. Grise.

Nous nous approchons.

Et là, je le vois.

Gravé dans la pierre. Net. Parfait.

Un trilobite.

Forme ovale. Segmentée. Comme une coccinelle aplatie. Environ dix centimètres.

Ma fille le touche du doigt. Doucement. Comme si c'était fragile.

« C'est... c'est un animal ? »

« Oui », dit Youssef. « Un animal qui vivait ici. Dans l'océan. »

« Quel océan ? »

Youssef s'accroupit à côté d'elle.

« L'océan qui était là. Là où tu es assise. Il y a cinq cent quarante millions d'années. »

Ma fille regarde autour d'elle. Les rochers. La terre sèche. Le ciel bleu. Aucune eau.

« Comment c'est possible ? »

« Viens », je dis. « Je vais te raconter. »

Le voyage — Il y a 540 millions d'années

Nous nous asseyons en cercle. Youssef, Hassan, moi, les deux filles.

Le trilobite entre nous. Comme un témoin.

« Fermez les yeux », je commence.

Elles obéissent. Hassan et Youssef sourient.

« Imaginez. Même endroit. Mais... »

Je marque une pause.

« Ouvrez les yeux. Qu'est-ce que vous voyez ? »

Elles regardent. Rochers. Cailloux.

« Maintenant, enlevez tout ça dans votre tête. Toutes ces pierres. Cette terre. »

« Mettez de l'eau. »

Ma fille fronce les sourcils. Essaie.

« De l'eau partout ? »

« Partout. Un océan. »

« Profond ? »

« Non », dit Youssef. « Peu profond. Vingt mètres. Cinquante au maximum. »

« Eau claire ? »

« Très claire. Tiède. Tropicale. »

Hassan se lève. Fait des gestes.

« Le soleil tape. Traverse l'eau. Tout en bas, du sable. Du sable blanc. Fin. »

« Et dans l'eau... »

Il s'arrête. Pour l'effet.

« Dans l'eau, la vie explose. »

L'Explosion Cambrienne

« Tu sais ce qu'il y avait avant le Cambrien ? » Youssef demande.

Les filles secouent la tête.

« Presque rien. Des bactéries. Des algues. Des trucs mous. Des méduses peut-être. »

« Pas d'animaux avec coquilles. Pas de carapaces. Pas de squelettes. »

« Et puis... boom. »

Il claque des doigts.

« En quelques millions d'années - ce qui est rien, géologiquement - tout change. »

« Qu'est-ce qui change ? » Khadija demande.

« Les animaux deviennent complexes. »

« Ils fabriquent des coquilles. Des carapaces. Des yeux. Des pattes. Des pinces. Des antennes. »

« Pourquoi ? » ma fille demande.

« Excellente question. On ne sait pas exactement. »

« Peut-être l'oxygène a augmenté dans l'océan. Peut-être la température. Peut-être les prédateurs sont apparus et tout le monde a dû se défendre. »

« Mais ça s'appelle l'Explosion Cambrienne. »

« Et c'est arrivé ici. »

Ma fille regarde le trilobite.

« Lui, il était là ? »

« Lui, et des millions d'autres. »

Une journée dans la vie d'un trilobite

Youssef sort un carnet. Dessine rapidement. Un trilobite. Avec détails.

« Regarde. Ici, les yeux. »

Il pointe deux bosses sur le dessin.

« Ce sont les premiers vrais yeux de l'histoire de la Terre. »

« Les premiers ? » Khadija, incrédule.

« Oui. Avant, rien ne voyait vraiment. Mais les trilobites... »

Il dessine des détails plus fins.

« Ils avaient des yeux composés. Comme les mouches d'aujourd'hui. Des centaines de petites lentilles. Vision panoramique. »

« Pourquoi ? » ma fille demande.

« Pour ne pas se faire manger. »

Youssef dessine autre chose. Forme étrange. Grande bouche. Pincers.

« Ça, c'est un anomalocaride. Prédateur géant. Cinquante centimètres. Énorme pour l'époque. »

« Il mangeait les trilobites ? »

« Oui. Alors les trilobites ont développé des trucs. »

Il montre le fossile devant nous.

« Tu vois ces segments ? »

Ma fille trace du doigt. Compte.

« Oui. Beaucoup. »

« Le trilobite pouvait s'enrouler. Comme un hérisson. Ou un cloporte. »

Il fait un cercle avec ses mains.

« Boule. Carapace dehors. Parties molles dedans. »

« Et le prédateur ne pouvait rien faire ! »

Les filles sont captivées.

« Raconte une journée », ma fille demande. « D'un trilobite. »

Youssef sourit.

« D'accord. Ferme les yeux. Imagine. »

« Tu es un trilobite. Petit. Cinq centimètres. »

« Tu te réveilles sur le fond. Sable blanc sous toi. Eau claire au-dessus. »

« Tes yeux scannent. Trois cent soixante degrés. Tu vois tout. »

« Tu as faim. »

« Tes pattes fouillent le sable. Cherchent. Trouvent un ver. Petit. Tu le manges. »

« Soudain, ombre au-dessus. »

« Un anomalocaride passe. Tu le vois avec tes yeux. Danger. »

« Tu t'enroules. Vite. Boule parfaite. »

« L'anomalocaride te renifle. Te pousse. Mais ne peut pas te croquer. Trop dur. »

« Il part chercher proie plus facile. »

« Tu attends. Une minute. Deux. »

« Tu te déroules. Lentement. Tes yeux vérifient. Côte claire. »

« Tu continues ta journée. Chercher nourriture. Éviter prédateurs. »

« Et un jour, tu mues. »

« Parce que ta carapace ne grandit pas avec toi. Alors tu la quittes. Tu sors. Tout mou. Vulnérable. »

« Quelques heures, ta nouvelle carapace durcit. »

« Et tu repars. Plus grand qu'avant. »

« Voilà. Une vie de trilobite. »

Ma fille ouvre les yeux. Les garde fixés sur le fossile.

« Il a vraiment vécu », elle murmure.

« Oui. »

« Ici. »

« Oui. »

« Et maintenant il est pierre. »

« Exactement. »

Comment ça devient pierre ?

« Comment ça marche ? » Khadija demande. « Comment un animal devient pierre ? »

Hassan prend le relais.

« Bonne question. Ça s'appelle la fossilisation. »

« Le trilobite meurt. Tombe au fond. Là. »

Il pointe le sol sous nos pieds.

« Normalement, il pourrit. Bactéries le mangent. Disparaît. »

« Mais parfois, non. »

« Parfois, du sable tombe dessus. Vite. Le recouvre. »

« L'oxygène ne peut plus arriver. Bactéries ne peuvent plus manger. »

« Le trilobite reste là. Intact. Ou presque. »

« Des millions d'années passent. »

« Le sable devient roche. Compressé. Cimenté. »

« L'eau circule. Apporte minéraux. »

« Ces minéraux remplacent le trilobite. Atome par atome. »

« La forme reste. Mais la matière change. »

« Animal devient pierre. »

Silence. Les filles digèrent.

« Combien de temps ? » ma fille demande.

« Pour devenir fossile ? Des millions d'années. »

« Et combien il y en a ? De trilobites fossiles ? »

« Ici, au Maroc ? Des millions. Peut-être des milliards. »

« Wahou... »

Le Maroc, capitale des trilobites

Youssef devient sérieux.

« Vous savez que le Maroc est un des meilleurs endroits au monde pour les fossiles cambriens ? »

« Non ! » les filles.

« Si. Les chercheurs du monde entier viennent ici. »

« En 2021, ils ont découvert le Lagerstätte du Souss. »

« C'est quoi ? » Khadija.

« Un Lagerstätte, c'est un endroit exceptionnel. Où la fossilisation a été parfaite. »

« Normalement, seules les parties dures se fossilisent. Coquilles. Carapaces. »

« Mais là, même les parties molles ! Muscles. Intestins. Tout ! »

« Comme Pompéi ! » ma fille s'exclame.

Youssef rit.

« Exactement ! On l'appelle le Pompéi des trilobites ! »

« Trouvé où ? »

« Près de Taroudant. Pas très loin d'ici. »

« En 2024, autre découverte. Des trilobites enterrés ensemble. Comme s'ils s'étaient réfugiés pendant une tempête. »

« On voit leur comportement social ! »

Ma fille réfléchit.

« Alors... on peut encore découvrir des choses ? »

« Absolument ! Le sol ici est plein de secrets. »

Les autres habitants de l'océan

Nous continuons à explorer. Trouvons d'autres fossiles.

Khadija trouve une forme bizarre. Comme un cône. Strié.

« C'est quoi ça ? »

Youssef s'approche.

« Un archéocyathe ! Excellente trouvaille ! »

« Un quoi ? »

« Archéocyathe. Animal très ancien. Cambrien inférieur. »

« Avant même les trilobites ? »

« En même temps. Mais lui, il bougeait pas. Il était fixé au fond. Comme un corail. »

« Il faisait quoi ? »

« Il filtrait l'eau. Mangeait les petites particules dedans. »

« Et des millions d'archéocyathes ensemble formaient... »

Il écarte les bras.

« Des récifs ! Les premiers récifs de l'histoire de la Terre ! »

« Ici ? »

« Oui ! Pas loin. Je vais vous montrer. »

Le site des archéocyathes

Nous remontons en voiture. Roulons quinze minutes.

Arrêt au pied d'une colline. Hassan nous fait signe de le suivre.

Nous grimpons. Cinq minutes.

Et là, devant nous.

Une structure massive. Pierre calcaire. Forme arrondie. Immense.

« Six cents mètres de diamètre », Hassan dit.

« C'est quoi ? » ma fille.

« Un bioherme. Un récif d'archéocyathes. Fossilisé. »

Les filles s'approchent. Touchent.

« Toute cette montagne... c'est des animaux ? »

« Oui. Des milliards d'archéocyathes. Empilés. Génération après génération. »

« Pendant combien de temps ? »

« Des millions d'années. »

Ma fille pose son oreille contre la roche.

« Qu'est-ce que tu fais ? » Khadija rit.

« J'écoute. »

« Tu entends quoi ? »

« Rien. Mais j'imagine. L'océan. Les vagues. Les archéocyathes qui filtrent. »

Je souris. Elle a compris.

Les pierres parlent. Si on sait écouter.

Le problème du trafic

Sur le chemin du retour, Youssef devient grave.

« Vous avez vu la carrière ce matin. Abandonnée maintenant. »

« Mais pendant des années, des gens sont venus. Ont cassé. Ont volé. »

« Volé quoi ? » ma fille.

« Les fossiles. Pour vendre aux touristes. Aux collectionneurs. »

« C'est mal ? »

« Oui. Parce que chaque fossile a une histoire. Une position. Des voisins. »

« Quand on l'arrache, on perd toutes ces informations. »

« Et on ne peut plus étudier correctement. »

« C'est comme... brûler une page d'un livre unique. »

Ma fille serre son sac. Dedans, la photo du trilobite qu'elle a prise.

« Alors il faut protéger ? »

« Oui. Mais c'est difficile. Les gens ici sont pauvres. Vendre un fossile, c'est de l'argent facile. »

« Il faudrait autre chose. Musée. Géoparc. Tourisme. Donner travail aux gens sans détruire patrimoine. »

« Ça existe ? »

« Pas encore. Mais peut-être un jour. »

Soir — Sous les étoiles, encore

Dîner fini. Les filles sur la terrasse. Khadija est rentrée chez elle.

Ma fille dessine dans son carnet. Je m'approche.

Elle a dessiné l'océan. Vu d'en haut. L'eau. Le sable au fond. Des trilobites partout. Des archéocyathes. Des formes étranges.

En haut, elle a écrit : « Il y a 540,000,000 ans. Ici. »

« C'est magnifique », je dis.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Les trilobites ont tous disparu, c'est ça ? »

« Oui. Il y a environ deux cent cinquante millions d'années. Grande extinction. »

« Pourquoi ? »

« Volcan géant. Sibérie. A changé climat. »

« C'est triste. »

« Oui. Mais regarde. »

Je pointe le ciel. Les étoiles.

« Ils ont vécu trois cents millions d'années. De moins cinq cent quarante à moins deux cent cinquante. »

« Les humains ? Trois cent mille ans. »

« Alors qui a mieux réussi ? »

Elle pense. Sourit.

« Les trilobites. »

« Voilà. »

Elle continue son dessin. Ajoute des couleurs. Bleu pour l'eau. Jaune pour le sable.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Demain, on va voir quoi ? »

« Demain... on va parler du temps. Du climat. »

« Pourquoi l'océan est parti. »

« Et pourquoi tout est devenu sec. »

« Et aussi... »

Je fais une pause.

« Pourquoi le Sahara n'a pas toujours été un désert. »

Ses yeux s'illuminent.

« Le Sahara était vert ? »

« Oui. Très vert. Il y a pas si longtemps. »

« J'ai trop hâte ! »

Elle ferme son carnet. Se lève. M'embrasse.

« Bonne nuit papa. »

« Bonne nuit ma chérie. »

Elle rentre. Je reste sur la terrasse.

Les étoiles brillent. Les mêmes qui brillaient quand les trilobites nageaient ici.

Les mêmes qui brilleront quand nous ne serons plus là.

Les pierres se souviennent.

Et maintenant, nous aussi.

Demain, nouveau voyage. Dans le temps. Dans le climat.

L'aventure continue.

JOUR 3

LE TEMPS VERT

Matin — La rivière qui n'existe plus

Ma fille se réveille tôt. Encore. Excitée par les découvertes d'hier.

« Papa, on fait quoi aujourd'hui ? »

« On va marcher. Je veux te montrer quelque chose. »

Nous sortons du village. Direction nord. Mon oncle Abd nous accompagne.

Nous marchons vingt minutes. Le soleil monte. Il fait déjà chaud.

Nous arrivons à un lit de rivière. Sec. Complètement sec.

Des galets. Du sable. Des rochers polis. Mais pas d'eau.

Ma fille regarde. Touche les galets.

« Il y avait de l'eau ici ? »

« Oui. Il y a longtemps. »

Mon oncle s'accroupit. Ramasse un galet.

« Quand j'étais petit, il y avait de l'eau ici. Pas beaucoup. Mais en hiver, elle coulait. »

« Et maintenant ? »

« Plus rien. Depuis vingt ans. Peut-être trente. »

Ma fille marche dans le lit asséché. Ses pieds crissent sur les galets.

« Pourquoi elle est partie ? »

« Il pleut moins. »

« Pourquoi ? »

Bonne question. Je regarde mon oncle. Il hausse les épaules.

« Ça change. Toujours. Des fois plus d'eau. Des fois moins. »

Nous continuons à marcher dans le lit sec.

Puis, au détour d'un rocher, nous voyons quelqu'un.

Un vieil homme. Assis sur une pierre. Regarde le lit vide.

Mon oncle le salue.

« Salam, Hassan. »

« Salam, Abd. »

Pas le Hassan géologue d'hier. Un autre Hassan. Plus vieux. Beaucoup plus vieux.

« Tu regardes la rivière ? » mon oncle demande.

« Je me souviens. »

Le vieil homme sourit. Regarde ma fille.

« Toi, tu n'as jamais vu l'eau ici. »

« Non. »

« Mon grand-père, lui, il me racontait. Quand il était jeune, cette rivière coulait toute l'année. On pêchait dedans. »

« Des poissons ? » ma fille, incrédule.

« Oui. Petits. Mais des poissons. »

« Et des arbres autour ? »

« Oui. Pas comme maintenant. Vert. »

Ma fille regarde le paysage. Sec. Rocailleux. Quelques buissons épineux. C'est tout.

« C'était quand ? »

Le vieil homme réfléchit.

« Mon grand-père est né en... 1880, peut-être. Alors ce qu'il racontait, c'était... 1890 ? 1900 ? »

« Il y a cent ans », je calcule.

« Oui. Pas si loin. »

Silence. Nous regardons tous les quatre le lit sec.

Cent ans. Le temps d'une vie. Et tout a changé.

Retour au village — Un visiteur inattendu

Nous rentrons. Hassan le vieux reste assis. Regarde sa rivière fantôme.

Au village, une voiture que je ne connais pas. 4x4 blanc. Plaques Rabat.

Un homme en sort. Cinquantaine. Chemise claire. Sac d'ordinateur.

« Salka Elmadani ? »

« Oui ? »

« Rachid Benali. Climatologue. Hassan m'a dit que vous étiez là. Que votre fille s'intéressait au passé. »

Ma fille s'approche. Curieuse.

« Vous étudiez quoi ? »

« Le climat. Comment il change. Pourquoi. »

« Comme la rivière qui a disparu ? »

« Exactement comme la rivière. »

Il sort son ordinateur.

« Je peux vous montrer quelque chose ? »

La leçon de climat

Nous nous installons sous l'auvent. Rachid ouvre son ordinateur. Graphiques. Cartes. Données.

« Regardez. Ici, les précipitations à Ifrane. Sur cent cinquante ans. »

Une courbe descend. Irrégulière. Mais la tendance est claire.

« Moins de pluie ? » ma fille.

« Oui. Beaucoup moins. »

« Pourquoi ? »

« Plusieurs raisons. D'abord, le climat change. Globalement. La Terre se réchauffe. »

« C'est nous ? Les humains ? »

« En partie, oui. Mais ce n'est pas tout. »

Il change d'écran. Autre graphique. Beaucoup plus long.

« Ici, le climat au Sahara. Sur vingt mille ans. »

La courbe monte et descend. Comme des vagues.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Des cycles. Le climat change tout le temps. Même sans les humains. »

« Comment ? »

Rachid sourit.

« Je vais vous raconter une histoire. L'histoire de la Terre qui danse. »

La Terre qui danse

Rachid sort une orange de son sac. Ma fille rit.

« Pourquoi une orange ? »

« Parce que c'est la Terre. »

Il pose l'orange sur la table.

« La Terre tourne. Autour du Soleil. Tu sais ça. »

« Oui. »

« Mais elle ne tourne pas parfaitement. »

Il fait rouler l'orange. Un peu bancal.

« Elle danse. »

« Comment ? »

« Trois danses. Trois mouvements. Écoute bien. »

Il prend un stylo. Dessine des cercles sur une feuille.

« Première danse : l'excentricité. »

« La Terre tourne autour du Soleil. Mais pas en cercle parfait. »

Il dessine un cercle. Puis une ellipse.

« Parfois, l'orbite est presque ronde. La Terre reste à peu près à la même distance du Soleil. »

« Parfois, l'orbite est allongée. La Terre s'éloigne. Se rapproche. »

« Combien de temps pour changer ? »

« Cent mille ans. Un cycle de cent mille ans. »

Ma fille essaie d'imaginer. Impossible.

« Deuxième danse : l'obliquité. »

Il prend l'orange. La penche.

« La Terre est penchée. Tu sais ça ? »

« Oui. C'est pour ça qu'il y a les saisons. »

« Exactement ! Mais l'angle change. »

Il penche l'orange différemment.

« Parfois, la Terre est penchée à vingt-deux degrés. Parfois à vingt-quatre. »

« Et ça change quoi ? »

« Les saisons. Plus la Terre penche, plus les saisons sont extrêmes. Étés très chauds. Hivers très froids. »

« Moins elle penche, plus les saisons sont douces. »

« Combien de temps ? »

« Quarante et un mille ans. Un cycle de quarante et un mille ans. »

« Troisième danse : la précession. »

Il fait tourner l'orange. Comme une toupie.

« Tu as déjà vu une toupie qui ralentit ? »

« Oui ! Elle fait des cercles. »

« Exactement ! L'axe de la toupie dessine des cercles. »

« La Terre fait pareil. Son axe se balance. Fait des cercles. Lentement. »

« Combien de temps ? »

« Vingt-trois mille ans. Un cycle de vingt-trois mille ans. »

Ma fille réfléchit. Compte sur ses doigts.

« Alors... trois mouvements. Trois cycles différents. »

« Oui ! »

« Et quand ils se combinent... »

Rachid sourit large.

« Quand ils se combinent, le climat change ! »

« Parce que ça change où le Soleil tape. Quand. Combien. »

« Et ça change surtout une chose. »

Il pointe vers le sud.

« La mousson africaine. »

La mousson qui va et vient

« C'est quoi, la mousson ? » ma fille demande.

« La pluie. Qui vient de l'océan. »

Rachid dessine rapidement. L'Afrique. L'océan Atlantique. Des flèches.

« En été, le continent chauffe. L'air chaud monte. Ça crée un vide. »

« L'air de l'océan est aspiré. Cet air est humide. Plein d'eau. »

« Quand il arrive sur le continent, il monte. Refroidit. L'eau tombe. »

« C'est la mousson. »

« Aujourd'hui, la mousson s'arrête au Sahel. Ici. »

Il trace une ligne. Sud du Sahara.

« Mais avant ? »

« Avant, quand les trois cycles étaient alignés différemment, la mousson montait plus haut. Beaucoup plus haut. »

Il trace une autre ligne. Plus au nord.

« Jusqu'ici. Jusqu'au Sahara. Jusqu'à Ifrane. »

« Et qu'est-ce qui se passait ? »

« Il pleuvait. Beaucoup. »

« Le Sahara devenait vert. »

Le voyage — Il y a dix mille ans

Rachid range son ordinateur.

« Ferme les yeux », il dit à ma fille.

Elle obéit. Moi aussi.

« Imagine. Même endroit. Mais il y a dix mille ans. »

« Qu'est-ce que tu entends ? »

Silence. Ma fille se concentre.

« De l'eau ? »

« Oui ! De l'eau qui coule. La rivière. Pleine. Forte. »

« Qu'est-ce que tu vois ? »

« Ouvre les yeux. »

Elle regarde le paysage sec. Essaie de transformer dans sa tête.

« Des arbres. Partout. »

« Oui ! Acacias. Tamaris. Lauriers-roses au bord de l'eau. »

« L'herbe. Verte. Haute. »

« Et les animaux. »

Ma fille ouvre grand les yeux.

« Quels animaux ? »

« Des gazelles. Des autruches. Des girafes. »

« Des girafes ? Ici ? »

« Oui. Ici. »

« Et plus loin, dans le Sahara... »

Rachid fait une pause.

« Des éléphants. Des hippopotames dans les lacs. Des crocodiles dans les rivières. »

« Des lions. Des antilopes. Des rhinocéros. »

Ma fille est bouche bée.

« Dans le Sahara ? »

« Oui. Le Sahara était une savane. Comme l'Afrique de l'Est aujourd'hui. »

Les peuples du Sahara Vert

« Et les gens ? » ma fille demande. « Il y avait des gens ? »

« Oui. Beaucoup. »

« Qu'est-ce qu'ils faisaient ? »

« Ils chassaient. Pêchaient. Élevaient des animaux. Cultivaient peut-être. »

« Et ils ont laissé des traces ? »

Rachid sourit.

« Oui. Des traces magnifiques. »

Il sort son téléphone. Montre des photos.

Peintures rupestres. Sur des rochers. Dans le Sahara.

Des girafes. Des éléphants. Des chasseurs avec des arcs. Des scènes de chasse. Des danseurs.

Ma fille regarde, fascinée.

« C'est où ? »

« Tassili. Tibesti. Acacus. Partout dans le Sahara. »

« Des milliers de peintures. Sur des rochers qui sont maintenant au milieu du désert. »

« Elles ont quel âge ? »

« Entre dix mille et cinq mille ans. »

« Preuve que c'était vert. Que les animaux vivaient là. Que les gens vivaient là. »

Le grand changement

« Et qu'est-ce qui s'est passé ? » ma fille demande. « Pourquoi c'est devenu désert ? »

« Les cycles. Les trois danses. »

« Elles ont changé de position. »

« L'orbite de la Terre s'est modifiée. L'axe s'est déplacé. »

« Résultat : la mousson s'est affaiblie. A reculé vers le sud. »

« Il a plu moins. Puis encore moins. »

« En combien de temps ? »

« Quelques milliers d'années. Entre huit mille et cinq mille ans avant aujourd'hui. »

« Pour les gens qui vivaient là, c'était lent. Mais visible. »

« Chaque génération voyait les pluies diminuer. Les lacs rétrécir. Les rivières s'assécher. »

« Qu'est-ce qu'ils ont fait ? »

« Ils ont migré. »

« Où ? »

« Vers les endroits où il y avait encore de l'eau. Le Nil. Le Niger. Les oasis. »

« Et ceux qui sont restés ? »

« Ils ont adapté. Nomadisme. Élevage de chameaux. Vie dans le désert. »

Ma fille pense. Regarde le paysage sec.

« Alors... tout ça... »

Elle fait un geste large.

« C'est normal ? Ça change toujours ? »

« Oui. Le climat de la Terre n'est jamais stable. Jamais. »

« Il oscille. Monte. Descend. Chaud. Froid. Sec. Humide. »

« Toujours. »

Et aujourd'hui ?

Silence. Ma fille réfléchit. Puis elle demande :

« Mais aujourd'hui, c'est différent, non ? »

« À la télé, ils disent que c'est nous. Les humains. Qu'on change le climat. »

Rachid devient sérieux.

« Oui. C'est vrai. »

« Mais comment on sait ? »

« Parce que les changements qu'on voit aujourd'hui sont trop rapides. »

« Les cycles naturels, ils prennent des milliers d'années. Dizaines de milliers. »

« Mais là, en cent cinquante ans - rien géologiquement - la température a monté d'un degré. »

« C'est trop rapide. Beaucoup trop. »

« Et on sait pourquoi ? »

« Oui. Le CO2. Le dioxyde de carbone. Qu'on rejette en brûlant pétrole, charbon, gaz. »

« Ça piège la chaleur. Comme une couverture. »

« Alors c'est nous ? »

« Oui. Cette fois, c'est nous. »

Ma fille absorbe. Digère.

« Mais les cycles ? Ils continuent ? »

« Oui. Ils continuent. Indépendamment de nous. »

« Le Sahara reviendra vert ? »

« Oui. Dans environ dix mille ans. Si tout se passe normalement. »

« Mais d'ici là, notre action peut rendre les choses plus difficiles. Plus extrêmes. »

La question de l'eau à Ifrane

« Et ici ? » je demande. « Ifrane ? L'eau ? »

Rachid soupire.

« Ici, c'est compliqué. Deux problèmes. »

« Un : le climat change. Il pleut moins. Naturellement moins. On est dans une phase sèche du cycle. »

« Deux : on prélève trop. Les khetaras se vident. Les nappes baissent. »

« Alors les rivières s'assèchent. Comme celle qu'on a vue ce matin. »

« C'est grave ? »

« Oui. Les jeunes partent. Pas d'eau, pas d'agriculture, pas de vie. »

« Il y a des solutions ? »

« Peut-être. Économiser l'eau. Réparer les khetaras. Mieux gérer. »

« Mais il faut que les gens restent. Qu'ils veuillent rester. »

« Qu'ils aient un avenir ici. »

Mon oncle Abd, qui écoutait en silence, hoche la tête.

« Mon fils est parti. En France. Comme ton père. Comme toi. »

« Parce qu'ici... c'est difficile. »

Silence lourd.

Après-midi — Le lac qui n'existe plus

Rachid nous emmène en voiture. Vers l'est. Une heure de route.

Nous arrivons à une cuvette. Plate. Salée. Blanche par endroits.

« Un lac ? » ma fille devine.

« Oui. Ou plutôt, il y en avait un. »

« Quand ? »

« Il y a mille ans, il y avait de l'eau. Pas beaucoup. Mais de l'eau. »

« Il y a cent ans, encore un peu. »

« Maintenant... »

Il montre le sol blanc. Croûte de sel.

Nous marchons dessus. Ça craque sous nos pieds.

Ma fille se baisse. Ramasse du sel. Le goûte.

« C'est salé ! »

« Oui. Quand l'eau s'évapore, le sel reste. »

« Preuve qu'il y avait un lac. »

Nous marchons au milieu du lac mort. Silence. Juste le craquement du sel.

Le vent souffle. Chaud. Sec.

Ma fille s'arrête. Regarde autour.

« C'est triste. »

« Oui », Rachid dit. « Mais ça reviendra. Un jour. »

« Quand ? »

« Dans dix mille ans. Ou vingt mille. Quand la danse de la Terre changera. »

« Quand la mousson remontera. »

« Nous ne serons pas là. »

« Non. Mais d'autres, oui. »

Soir — Sous les étoiles

Retour au village. Le soleil descend. Rouge orange.

Ma fille, sur la terrasse. Carnet ouvert.

Elle dessine. Cette fois, deux images côte à côte.

À gauche : Sahara vert. Arbres. Girafes. Lac.

À droite : Sahara désert. Sable. Sec. Rien.

Entre les deux, elle a écrit : « La Terre danse. »

Je m'assieds à côté d'elle.

« Tu as compris ? »

« Oui. Rien n'est permanent. Tout change. »

« Le climat. Les océans. Les montagnes. Tout. »

« Exactement. »

Elle continue à dessiner. Ajoute des couleurs.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Si tout change toujours... on est quoi, nous ? »

« Comment ça ? »

« On est... juste un moment. Un tout petit moment dans la danse. »

Je souris.

« Oui. Un tout petit moment. »

« Mais un moment qui compte quand même ? »

« Oui. Parce qu'on est là. Maintenant. Et on peut faire des choses. »

« Bonnes ou mauvaises. »

« Exactement. »

Elle ferme son carnet.

« Demain, on fait quoi ? »

« Demain, on va voir comment les gens d'ici ont géré l'eau. »

« Comment ils ont survécu dans un endroit sec. »

« Les khettaras ? »

« Oui. Les khettaras. »

« Et peut-être qu'on va descendre dans l'une. »

Ses yeux s'illuminent.

« Vraiment ? »

« Si ton oncle Abd est d'accord. »

« Il connaît bien les khettaras ? »

« Oui. Ton arrière-grand-père Mohamed travaillait dessus. Il les réparait. »

« Mohamed connaissait les tunnels ? »

« Tous. Il connaissait tous les tunnels. »

Elle reste silencieuse. Pense.

« Alors demain, on va marcher où il marchait. »

« Oui. »

« C'est beau. »

Nous restons là. Le ciel devient noir. Les étoiles apparaissent.

Les mêmes étoiles qui brillaient quand le Sahara était vert.

Les mêmes qui brilleront quand il reverdir a.

La Terre danse.

Et nous dansons avec elle.

Pour un temps.

Demain, nous descendrons sous terre. Dans les tunnels que Mohamed connaissait.

Nous suivrons l'eau. L'eau qui fait vivre. L'eau qui manque. L'eau qui reviendra.

JOUR 4

L'EAU CACHÉE

Matin — Les puits de Mohamed

Mon oncle Abd frappe à la porte. Tôt. Le soleil n'est pas encore levé.

« Lève-toi. Si tu veux voir la khattara, il faut y aller maintenant. Avant la chaleur. »

Ma fille sort du lit. Excitée. Elle s'habille vite. Pantalon. Chaussures fermées. Pull.

« Pourquoi un pull ? Il fait chaud ! » elle proteste.

« Pas sous terre », mon oncle dit. « Là-bas, il fait froid. »

Nous marchons dans le village endormi. Juste nous trois. Le ciel pâlit à l'est.

Vingt minutes de marche. Nous arrivons à un champ. Sec. Abandonné.

Et là, tous les trente mètres, des trous. Des puits. Alignés. Comme une chaîne.

Ma fille s'approche d'un puits. Regarde à l'intérieur. Noir. Profond.

« Qu'est-ce qu'il y a en bas ? »

« Un tunnel », mon oncle dit. « Qui va d'ici... »

Il pointe vers la montagne.

« ...jusqu'à là-bas. »

« Combien de long ? »

« Deux kilomètres. Peut-être trois. »

« Et dedans ? »

« De l'eau. Qui coule. »

Ma fille regarde la ligne de puits. Compte. S'arrête à vingt.

« Pourquoi tous ces trous ? »

« Pour creuser le tunnel. Et pour l'entretenir. »

« C'est... ton père Mohamed faisait ça ? »

Mon oncle s'arrête. Regarde les puits. Puis moi.

« Oui. C'était son travail. »

Saïd, le dernier maître

Un homme arrive. Vieux. Visage tanné. Mains calleuses. Corde sur l'épaule. Lampes frontales.

« Saïd », mon oncle présente. « Le dernier à connaître les khetaras d'ici. »

Saïd me serre la main. Puis se penche vers ma fille.

« Tu veux descendre ? »

« Oui ! »

« Tu as peur du noir ? »

« Non. »

« Du froid ? »

« Non. »

« De l'eau ? »

« Non ! »

Saïd sourit. Dents manquantes.

« Alors on y va. »

Il sort les harnais. Les lampes. Vérifie la corde.

« Toi d'abord », il dit à ma fille. « Ton père après. Moi le dernier. »

« Et moi ? » mon oncle.

« Toi, tu restes en haut. Surveiller. »

La descente

Le harnais serré. La lampe frontale allumée. Ma fille se penche au-dessus du puits.

Noir complet en bas.

Saïd tient la corde.

« Doucement. Un pas après l'autre. Je te tiens. »

Elle commence. Pieds sur le bord. Puis dans le vide.

La corde grince. Elle descend. Un mètre. Deux. Cinq.

Sa voix monte du puits :

« C'est froid ! »

« Je t'avais dit ! » mon oncle rit.

Dix mètres. Douze. Quinze.

« J'y suis ! »

Mon tour. Je vérifie le harnais. Prends une grande respiration.

Et je descends.

Le puits est étroit. Un mètre de large. Les murs sont en pierres sèches. Empilées sans ciment.

L'air devient froid. Humide. J'entends quelque chose. Un murmure.

L'eau.

Mes pieds touchent le fond. Je me retourne.

Et je vois.

Le tunnel

Un tunnel. Horizontal. Juste assez haut pour se tenir courbé.

Les murs : terre compactée. Quelques pierres. Racines qui pendent.

Et au sol, au centre, un canal. Étroit. Vingt centimètres de large.

L'eau coule dedans. Claire. Rapide. Fraîche.

Ma fille est accroupie. Main dans l'eau.

« Papa ! Elle est glacée ! »

« Elle vient de la montagne. »

Saïd descend le dernier. Atterrit à côté de nous.

« Alors ? » il demande.

« C'est... incroyable », je dis.

« Venez. Je vais vous montrer. »

Nous marchons dans le tunnel. Courbés. La lampe frontale éclaire devant. Juste quelques mètres.

Le reste : noir absolu.

L'eau chante à nos pieds.

Nous marchons cinq minutes. Dix. Le tunnel est parfaitement droit.

Ma fille s'arrête.

« Comment ils ont fait ? Creuser droit comme ça ? Dans le noir ? »

« Bonne question », Saïd dit.

L'art de creuser droit

Saïd s'accroupit. Dessine dans la terre avec son doigt.

« Tu vois les puits. Tous les trente mètres. »

« Oui. »

« Ils creusaient d'abord les puits. Verticaux. »

« Puis, en bas de chaque puits, ils creusaient le tunnel. »

« Des deux côtés. Vers le puits d'avant. Vers le puits d'après. »

« Comment ils savaient la direction ? »

« La lumière. »

Il pointe vers le haut. On voit un cercle de lumière. Lointain. Le puits d'où on vient.

« Ils alignaient les puits. En surface. Parfaitement. »

« En bas, ils creusaient vers la lumière du puits suivant. »

« Quand les deux équipes se rencontraient... »

Il claque ses mains.

« ...le tunnel était fait. »

« Et s'ils se rataient ? »

« Ça arrivait. Alors ils recommençaient. »

Ma fille réfléchit. Impressionnée.

« Ça a pris combien de temps ? »

« Cette khettara ? Peut-être dix ans. Peut-être plus. »

« Dix ans ! »

« Pour deux kilomètres. Creusés à la main. »

D'où vient l'eau ?

Nous continuons. Le tunnel monte légèrement. Un degré. Presque invisible.

« Pourquoi ça monte ? » ma fille demande.

« Ça descend », Saïd corrige.

« Mais on monte ! »

« Non. L'eau descend. Nous, on remonte vers la source. »

Ah. Bien sûr. L'eau va dans l'autre sens.

Nous marchons encore. Le tunnel devient plus humide. Des gouttes tombent du plafond.

Et soudain, le tunnel s'ouvre. Une chambre. Plus haute. Plus large.

Et là, l'eau. Elle sourd du sol. Bulles. Bouillonne doucement.

« La source », Saïd dit.

Ma fille s'approche. Regarde l'eau monter.

« Elle vient d'où ? »

« De la montagne. De la nappe. Sous terre. »

« La pluie tombe sur la montagne. S'infiltrer. Descend. Trouve la roche perméable. Glisse dessus. Arrive ici. »

« Et nous, on a construit le tunnel pour la capter. Pour l'amener au village. »

« Par gravité. Juste par gravité. »

Ma fille touche l'eau. Froide. Pure.

« C'est génial », elle murmure.

« Oui », Saïd dit. « C'est génial. »

Le voyage — Comment c'est arrivé ici

Nous nous asseyons dans la chambre. Le bruit de l'eau nous entoure.

Je raconte à ma fille. Ce que j'ai appris.

« Il y a trois mille ans. Perse ancienne. Aujourd'hui l'Iran. »

« Un homme regarde la montagne. Il sait : eau en dessous. »

« Mais comment l'amener au village ? »

« Puits normal : eau s'évapore au soleil. »

« Canal de surface : pareil. »

« Alors il a une idée. Tunnel souterrain. »

« Pas de soleil. Pas d'évaporation. Juste gravité. »

Ma fille écoute. Fascinée.

« Génie », Saïd dit. « Génie pur. »

« L'idée se propage. Perse. Puis Mésopotamie. Égypte. »

« Conquête perse de l'Égypte, 525 avant Jésus-Christ. Ils amènent la technique. »

« D'Égypte, ça descend. Oasis en oasis. Vers l'ouest. »

« Arrive Afrique du Nord. Arrive ici. »

« Quand ? » ma fille demande.

« On ne sait pas exactement. Peut-être Romains. Peut-être avant. Peut-être Garamantes. »

« Mais c'est là. Vingt-huit mille kilomètres de tunnels au Maroc. »

« Vingt-huit MILLE ? »

« Oui. Si on mettait tous les tunnels bout à bout. Vingt-huit mille kilomètres. »

Elle essaie d'imaginer. Ne peut pas.

« C'est énorme. »

« Oui. Des siècles de travail. Des générations. »

Mohamed dans le tunnel

Saïd se tourne vers moi.

« Ton père Ahmed m'a dit. Tu cherches ton grand-père. Mohamed. »

« Oui. »

« Je l'ai connu. »

Mon cœur bat plus fort. Ma fille se redresse.

« Tu l'as connu ? » je répète.

« Oui. J'étais jeune. Lui aussi. On travaillait ensemble. Ici. Dans cette khattara. »

« Qu'est-ce qu'il faisait ? »

« Réparateur. Quand un tunnel s'effondrait, on l'appelait. »

« Il descendait. Dans le noir. Avec juste une lampe à huile. »

« Il trouvait l'effondrement. Enlevait la terre. Renforçait avec des pierres. »

« Des jours entiers sous terre. Parfois. »

Ma fille écoute. Les yeux grands.

« Il avait peur ? » elle demande.

« Non. Jamais. Il connaissait les tunnels mieux que personne. »

« Tous les puits. Tous les tournants. Toutes les sources. »

« On disait qu'il pouvait naviguer sous terre les yeux fermés. »

Silence. Juste l'eau qui coule.

Ma fille regarde autour. Les murs. Le plafond. L'eau.

« Mon arrière-grand-père était ici », elle dit doucement.

« Oui », Saïd dit. « Il était ici. »

« Pourquoi il est mort ? » elle demande soudain.

Saïd baisse les yeux.

« Accident. Dans un tunnel. Plus loin. Effondrement soudain. »

« Il ne pouvait pas sortir ? »

« On l'a sorti. Mais trop tard. Blessé gravement. Il est mort deux jours après. »

Silence lourd. Ma fille a les larmes aux yeux.

« Il est mort en réparant l'eau », elle dit.

« Oui. »

« Pour le village. »

« Oui. »

« Pour nous. »

« Oui. »

Elle pose sa main sur le mur du tunnel. Comme pour toucher le passé.

« Merci, Mohamed », elle murmure.

Je sens ma gorge se serrer. Mon oncle Abd aurait dû être là.

Le secret de la condensation

Saïd rompt le silence.

« Il y a autre chose. Un secret. »

« Quoi ? »

Il pointe le plafond. Des gouttes tombent.

« Cette eau. Elle ne vient pas juste de la nappe. »

« D'où alors ? »

« De l'air. »

Ma fille fronce les sourcils.

« De l'air ? »

« Oui. La nuit, l'air chaud du désert entre par les puits. »

« Ici, sous terre, il fait froid. »

« L'air chaud rencontre le froid. Condensation. »

« Comme sur une bouteille froide sortie du frigo. »

« Des gouttelettes se forment. Tombent. S'accumulent. »

« Pas beaucoup. Mais sur toute la longueur du tunnel, ça compte. »

« C'est prouvé ? » je demande.

« Des chercheurs étudient. Théorie récente. Pas encore certain. »

« Mais moi, je l'ai vu. Plus d'eau la nuit que le jour. »

« Les anciens le savaient ? »

« Peut-être. Pas sûr. »

« Mais ils ont construit les khetaras parfaites pour ça. »

« Parfaites pour capter l'eau. De la nappe ET de l'air. »

Ma fille lève la tête. Regarde les gouttes tomber.

« Même l'air donne de l'eau », elle dit.

« Quand on sait écouter. »

Remontée

Nous repartons vers le puits. Le chemin retour semble plus court.

La lumière du puits apparaît. Petit cercle blanc. Lointain.

Nous arrivons. Levons la tête.

Mon oncle regarde en bas.

« Alors ? »

« C'est... je n'ai pas de mots », ma fille dit.

Saïd nous aide à remonter. D'abord ma fille. Puis moi.

Quand nous sommes en haut, le soleil est haut. La chaleur frappe.

Contraste brutal avec le froid du tunnel.

Ma fille retire son pull. Regarde le puits.

« Mohamed descendait là-dedans. Sans harnais moderne. Sans lampe électrique. »

« Oui », mon oncle dit. « C'était son travail. »

« C'était plus que son travail », elle dit. « C'était... sa vie. »

Le réseau qui meurt

Nous marchons le long de la ligne de puits. Saïd nous montre.

« Là. Effondré. »

Un puits à moitié rempli. Terre tombée dedans.

« Et là. »

Un autre. Complètement bouché.

« Personne répare ? » ma fille demande.

« Qui ? Les jeunes sont partis. Les vieux meurent. »

« Toi ? »

« J'ai soixante-quinze ans. Je peux plus descendre. Trop dangereux. »

« Alors... ça va mourir ? »

« Oui. Cette khattara mourra. Comme beaucoup d'autres. »

« Sur les vingt-huit mille kilomètres, combien encore fonctionnent ? »

« Peut-être cinq mille. Peut-être moins. »

« Le reste ? »

« Abandonné. Effondré. Oublié. »

Silence. Nous regardons la ligne de puits. Cette merveille d'ingénierie. Qui meurt.

« On peut pas sauver ? » ma fille demande.

« Si. Mais faut argent. Faut gens. Faut volonté. »

« Faut que les jeunes reviennent. Ou que d'autres viennent. »

« Ingénieurs. Techniciens. Avec respect pour les anciens savoirs. »

« Ça arrivera ? »

« Je ne sais pas. »

Après-midi — La khattara vivante

Saïd nous emmène en voiture. Quinze kilomètres. Vers l'est.

Nous arrivons à une oasis. Verte. Arbres. Jardins.

« Ici, la khattara fonctionne encore », Saïd dit.

Nous marchons dans l'oasis. Palmiers. Figuiers. Grenadiers. Légumes.

Au centre, un bassin. L'eau coule dedans. Claire. Abondante.

Un homme arrose son jardin. Cinquantaine. Visage tanné.

« Salam, Brahim », Saïd salue.

« Salam. »

« Je leur montre la khattara. »

Brahim sourit. Pose son tuyau.

« Vous voulez voir d'où vient l'eau ? »

Il nous emmène au bout de l'oasis. Là, le canal sort de terre. Cimenté. Propre.

« La khattara sort ici. Quatre kilomètres de tunnel. »

« Toujours entretenue ? » je demande.

« Oui. On paie un maître. Il descend deux fois par an. Vérifie. Répare. »

« Si on arrête, on meurt. »

« Sans cette eau ? »

« Sans cette eau, pas d'oasis. Pas de jardin. Pas de vie. Je pars. »

« Où ? »

« Casablanca. Marrakech. Chercher travail. Comme les autres. »

Ma fille écoute. Comprend.

« Alors la khattara, c'est... »

« La vie », Brahim finit. « Littéralement. La vie. »

Soir — Mohamed dans le carnet

Retour au village. Le soleil descend. Orange. Rouge.

Ma fille, sur la terrasse. Carnet ouvert.

Elle dessine.

Je m'approche. Regarde.

Elle a dessiné un tunnel. Noir. Étroit.

Au centre, un homme. Jeune. Lampe à huile dans une main. Pelle dans l'autre.

Des pierres tombées autour de lui. Il les enlève. Une par une.

L'eau coule à ses pieds.

Au-dessus du dessin, elle a écrit : « Mohamed. Dans le tunnel. Pour nous. »

Je m'assieds à côté d'elle.

« C'est beau. »

« Papa ? »

« Oui ? »

« Tu crois qu'il savait ? »

« Qu'il savait quoi ? »

« Que je viendrais. Que je verrais. Que je comprendrais. »

Je réfléchis.

« Non. Il ne savait pas. Comment il aurait pu ? »

« Mais alors... pourquoi il le faisait ? »

« Pour son village. Pour sa famille. Pour l'avenir. »

« Un avenir qu'il ne verrait pas. »

« Exactement. Un avenir qu'il ne verrait pas. Mais qu'il construisait quand même.
»

Elle continue à dessiner. Ajoute des ombres.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Je veux faire pareil. »

« Réparer des khetaras ? » je souris.

« Non. Enfin, peut-être. Mais... travailler pour un avenir que je ne verrai pas. »

« Pour des gens que je ne connaîtrai jamais. »

« Comme Mohamed a fait pour moi. »

Mon cœur se serre. Elle a douze ans. Et elle a compris.

« Tu le feras », je dis. « J'en suis sûr. »

Elle ferme son carnet. Regarde le ciel qui s'assombrit.

« Demain, on fait quoi ? »

« Demain, on va parler de commerce. »

« Comment Ifrane était connecté au monde. »

« Les caravanes. L'or. Le sel. Les routes. »

« Ce village, petit, perdu dans les montagnes... »

« Était en fait sur une route. Une route qui traversait des continents. »

Elle sourit.

« Comme les khetaras. Connectées. »

« Exactement. Tout est connecté. Toujours. »

Nous restons là. Les étoiles apparaissent.

Demain, nouvelle histoire. Nouveau voyage.

Mais ce soir, nous pensons à Mohamed.

Dans le noir. Dans l'eau. Dans le froid.

Construisant un avenir qu'il ne verrait pas.

Pour nous.

Les tunnels se souviennent.

Et maintenant, nous aussi.

JOUR 5

LES ROUTES DU DÉSERT

Matin — Le marché

Le marché d'Ifrane. Petit. Une rue. Quelques étals.

Légumes. Fruits. Épices. Tissus. Objets usuels.

Ma fille s'arrête devant un étal d'épices. Fascination. Les couleurs. Les odeurs.

Curcuma jaune vif. Paprika rouge. Cumin brun. Safran orange.

Le vendeur est vieux. Très vieux. Assis derrière ses épices. Sourit à ma fille.

« Tu veux sentir ? »

Elle prend une pincée de curcuma. Renifle. Grimace.

« C'est fort ! »

« Oui. C'est l'Inde. »

« L'Inde ? »

« Oui. Cette épice vient de là-bas. »

Il montre d'autres pots.

« Ça, c'est Zanzibar. Ça, Chine. Ça, Yémen. »

Ma fille regarde. Impressionnée.

« Tout ça vient de si loin ? »

« Oui. Toujours. Les épices viennent de loin. »

« Comment elles arrivent ici ? »

« Aujourd'hui ? Camions. Bateaux. Avions. »

« Et avant ? »

Le vieil homme sourit. Ses yeux brillent.

« Avant... les caravanes. »

Les histoires du vieil homme

Nous nous asseyons. Le vieil homme sert du thé. Ma fille écoute.

« Mon grand-père me racontait. »

« Son grand-père à lui avait vu les caravanes. »

« Grandes caravanes. Cent chameaux. Deux cents. Parfois plus. »

« Elles venaient d'où ? » ma fille demande.

« Du sud. Du Sahara. Plus loin encore. Soudan. Tombouctou. »

« Elles portaient quoi ? »

« De l'or. »

Silence. Ma fille ouvre grand les yeux.

« De l'or ? Vraiment ? »

« Oui. Des barres. De la poudre. Des bijoux. »

« Elles allaient où ? »

« Au nord. Sijilmasa d'abord. Puis Marrakech. Puis Essaouira. »

« Et après ? »

« Les bateaux. Europe. »

« L'or du Soudan finançait l'Europe. »

Ma fille réfléchit.

« Et ici ? Ifrane ? »

« Ici, elles s'arrêtaient. »

« Pourquoi ? »

« L'eau. Les khetaras. »

« Repos. Échange. »

« Ifrane était une étape. Petite. Mais importante. »

Un homme s'approche. Quarantaine. Sac d'ordinateur. Sourire.

« Vous parlez des caravanes ? » il demande.

« Oui », le vieil homme dit.

« Alors vous avez besoin de moi. »

Il se présente. Karim. Historien. Spécialiste des routes transsahariennes.

« Hassan le géologue m'a dit que vous étiez là. Que votre fille s'intéressait au passé. »

Ma fille se redresse. Excitée.

« Vous connaissez les caravanes ? »

« Toutes. Enfin, pas toutes. Mais beaucoup. »

« Vous pouvez nous raconter ? »

« Mieux. Je peux vous montrer. »

La carte des routes

Karim nous emmène chez lui. Pas loin. Une maison simple. Mais à l'intérieur : des livres. Partout.

Et sur un mur : une grande carte. Afrique du Nord et Sahara.

Des lignes rouges la traversent. Comme des veines.

« Les routes », Karim dit. « Les routes du commerce. »

Ma fille s'approche. Suit les lignes avec son doigt.

« Elles vont partout ! »

« Oui. Partout. »

Il pointe différents endroits.

« Là, Tombouctou. Là, Gao. Là, Agadez. »

« Au nord : Sijilmassa. Marrakech. Fès. »

« Et regardez. »

Son doigt suit une route. De Tombouctou vers le nord. Monte. Traverse le Sahara. Arrive à...

« Ifrane », ma fille lit.

« Voilà. Ifrane. Sur la route. »

« Petit village. Mais position parfaite. »

« Entre le désert et la montagne. »

« Eau abondante. »

« Étape essentielle. »

Le voyage — La grande caravane

Karim allume son ordinateur. Montre des images. Des cartes anciennes. Des textes.

« Ferme les yeux », il dit à ma fille. « Je vais te raconter un voyage. »

Elle obéit.

« Nous sommes en 1450. Tombouctou. »

« Tu es là. Au bord du fleuve Niger. »

« Qu'est-ce que tu vois ? »

Ma fille se concentre.

« Une ville ? »

« Oui ! Grande ville. Riche. »

« Des maisons en terre. Des mosquées. Des marchés immenses. »

« Des gens de partout. Noirs. Arabes. Berbères. »

« Tu entends les langues. Songhaï. Tamasheq. Arabe. »

« Et là, au bord de la ville, une caravane se prépare. »

Karim ouvre les yeux de ma fille. Montre une image. Manuscrit ancien.
Illustration d'une caravane.

« Regarde. Trois cents chameaux. »

« Chargés. Lourds. »

« Qu'est-ce qu'ils portent ? »

Ma fille regarde l'image.

« Des sacs ? »

« Oui. Cinquante kilos par chameau. »

« Dedans : or. »

« Or du Soudan. Du Mali. Extrait des mines. Lavé dans les rivières. »

« Quinze tonnes d'or. »

« Valeur aujourd'hui ? Un milliard d'euros. »

Ma fille siffle.

« Un milliard ! »

« Oui. Les caravanes d'or étaient les plus précieuses. Les plus dangereuses. »

Trois mois dans le désert

« La caravane part. Direction nord. »

« Combien de gens ? » ma fille demande.

« Cent. Peut-être cent cinquante. »

« Chameliers. Guides. Gardes armés. Marchands. »

« Le guide en chef, on l'appelle le takshif. »

« Il connaît le chemin. Par cœur. »

« Les puits. Les oasis. Les dangers. »

« Sans lui, la caravane meurt. »

Karim déroule une autre carte. Plus détaillée. Le Sahara.

« Regardez le chemin. »

Son doigt suit.

« Premier jour : Tombouctou. On part. »

« Deuxième jour : on traverse le Niger. On entre dans le désert. »

« Première semaine : encore des herbes. Des acacias. »

« Deuxième semaine : plus rien. Sable. Pierre. »

« Température : cinquante degrés le jour. Dix la nuit. »

« On marche la nuit. On dort le jour. Sous des toiles. »

« Tous les trois jours : un puits. »

« Si le puits est sec, c'est la mort. »

Ma fille frissonne.

« C'est arrivé ? »

« Oui. Souvent. Caravanes entières perdues. Assoiffées. »

« On trouve encore des squelettes. Chameaux. Hommes. Là-bas. »

« Troisième semaine : le reg. Plaine de pierres. À perte de vue. »

« Quatrième semaine : l'erg. Dunes. Immenses. »

« Il faut les contourner. Ou les franchir. Lentement. Péniblement. »

« Tempêtes de sable. Sans prévenir. »

« On se couche. On attend. Parfois des jours. »

« Cinquième semaine : on commence à remonter. Les montagnes apparaissent.
»

« Sixième semaine : l'Atlas. »

« Septième semaine : Sijilmassa. »

« Mais avant... »

Il pointe un endroit sur la carte.

« Ifrane. »

L'arrivée à Ifrane

« Imagine. Tu es dans la caravane. »

« Ça fait six semaines que tu marches. »

« Tu es fatigué. Assoiffé. Sale. »

« Tes vêtements sont pleins de poussière. »

« Tes lèvres sont fendillées. »

« Les chameaux sont maigres. »

« Et tu arrives ici. Ifrane. »

« Qu'est-ce que tu vois ? »

Ma fille réfléchit.

« De l'eau ! »

« Oui ! De l'eau partout. Les khetaras. Les canaux. Les bassins. »

« Des arbres. De l'ombre. »

« Des maisons. »

« Un caravansérail. Grande enceinte. Cours centrale. »

« Les chameaux entrent. On les décharge. On leur donne à boire. »

« Les hommes se lavent. Enfin. »

« On mange. De la nourriture fraîche. Pas que des dattes séchées. »

« On dort. Dans un vrai lit. Ou presque. »

« On reste combien de temps ? »

« Deux jours. Trois. Le temps de se reposer. Réparer. »

« Et échanger. »

Les échanges

« Qu'est-ce qu'on échange ? » ma fille demande.

Karim sort des documents. Archives. Listes.

« Regardez. Archives de Sijilmassa. Seizième siècle. »

« Liste des produits passant par Ifrane. »

Il lit :

« Or. Poudre et barres. »

« Ivoire. Défenses d'éléphants. »

« Esclaves. »

Il marque une pause. Regard sombre.

« Oui. Aussi. C'est la réalité. Horrible. Mais réalité. »

« Plumes d'autruche. »

« Peaux. Léopards. Lions. »

« Gomme arabique. »

« Et dans l'autre sens ? »

« Sel. Énormément de sel. »

« Tissus. Soie. Laine. »

« Chevaux. »

« Armes. Épées. Lances. »

« Livres. Manuscrits. »

« Objets de cuivre. »

« Perles de verre. »

Ma fille absorbe. Fascinée.

« Tout ça passait ici ? »

« Oui. Pas tout. Pas toujours. Mais oui. »

« Ifrane était connecté au monde. »

L'or qui a financé l'Europe

Karim nous montre un autre document. Texte arabe. Traduction à côté.

« Ça, c'est Ibn Battuta. Voyageur marocain. Quatorzième siècle. »

« Il décrit Tombouctou. Il dit : »

Il lit :

« 'Les habitants sont riches. L'or coule comme l'eau. Le sultan possède des palais dorés.' »

« Et cet or, où il allait ? »

« Europe. »

« Pourquoi ? »

« Parce que l'Europe n'en avait pas. Ou peu. »

« Les mines européennes étaient épuisées. »

« Alors ils achetaient l'or africain. »

« Avec quoi ? »

« Sel. Tissus. Armes. »

« Et cet or servait à quoi ? »

« Monnaie. Commerce. »

« Les florins italiens. L'or vient d'Afrique. »

« Les ducats vénitiens. L'or vient d'Afrique. »

« La Renaissance ? Financée par l'or africain. »

Ma fille ouvre grand les yeux.

« Vraiment ? »

« Oui. Les historiens l'ont montré. »

« Sans l'or du Soudan, l'Europe du quinzième siècle aurait été très différente. »

Mansa Musa, l'homme le plus riche de l'histoire

« Tu connais Mansa Musa ? » Karim demande.

« Non. »

« Empereur du Mali. Quatorzième siècle. »

« L'homme le plus riche de tous les temps. »

« Plus que qui ? »

« Plus que tout le monde. Jeff Bezos ? Pauvre à côté. »

« Fortune estimée : quatre cents milliards de dollars d'aujourd'hui. »

Ma fille rit. Ne peut pas croire.

« En 1324, il fait le pèlerinage à La Mecque. »

« Il part avec : soixante mille hommes. »

« Douze mille esclaves. Chacun porte quatre kilos d'or. »

« Quatre-vingts chameaux. Chacun porte cinquante kilos d'or. »

« Il traverse le Sahara. Passe peut-être par ici. On ne sait pas exactement. »

« Il arrive au Caire. Distribue tellement d'or que le prix de l'or s'effondre. »

« Pendant dix ans. »

« Il a cassé l'économie égyptienne en étant trop généreux. »

Ma fille est bouche bée.

« C'est vrai ? »

« Oui. C'est dans les archives. Historiens arabes. Égyptiens. »

« Et tout cet or venait d'où ? »

« Mines du Mali. Du Ghana. »

« Transporté comment ? »

« Caravanes. »

« Passant par ? »

« Ici. Ifrane. Et d'autres villages comme Ifrane. »

Après-midi — Les ruines du caravansérail

Karim nous emmène en voiture. Sortie du village. Deux kilomètres vers l'est.

Nous arrivons à un champ. Rocailleux. Vide. Presque.

Mais quand on regarde bien, on voit : des pierres. Alignées. Des murs effondrés.

« Le caravansérail », Karim dit.

Ma fille marche entre les ruines. Touche les pierres.

« C'était grand ? »

« Oui. Cinquante mètres sur cinquante. Peut-être plus. »

« Cour centrale. Puits au milieu. »

« Tout autour : pièces. Pour dormir. Pour stocker. »

« Étables pour les chameaux. »

« Quand il a été détruit ? »

« Pas détruit. Abandonné. »

« Quand les caravanes ont arrêté de venir. »

« Quand ? »

« Dix-neuvième siècle. Vingtième. »

« Pourquoi elles ont arrêté ? »

Le déclin des routes

Nous nous asseyons sur un mur effondré. Karim explique.

« Plusieurs raisons. »

« D'abord, les Portugais. Quinzième siècle. »
« Ils contournent l'Afrique par la mer. »
« Arrivent en Afrique de l'Ouest par les côtes. »
« Achètent l'or directement. »
« Plus besoin de traverser le Sahara. »
« Ensuite, la colonisation. Dix-neuvième siècle. »
« France. Angleterre. Allemagne. Découpent l'Afrique. »
« Changent les routes. Imposent les leurs. »
« Routes vers les ports. Pour exporter. »
« Pas routes transsahariennes. »
« Enfin, les camions. Vingtième siècle. »
« Plus rapides. Plus efficaces. »
« Les caravanes disparaissent. »
« Les caravansérails s'effondrent. »
« Les savoirs se perdent. »
Ma fille regarde les ruines. Tristesse dans les yeux.
« Comme les khetaras. »
« Oui. Comme les khetaras. »
« Tout disparaît. »
« Pas tout. La mémoire reste. Si on la cherche. »

Ce qu'on a trouvé

Karim sort un sac. Dedans : des objets. Petits. Trouvés ici.

Il les pose sur une pierre plate. Ma fille s'approche.

Des perles. Verre coloré. Bleu. Vert. Rouge.

Des tessons de poterie. Avec des motifs.

Un morceau de cuivre. Gravé.

Une pièce de monnaie. Usée. Illisible presque.

« Tout ça vient d'ici ? »

« Oui. Trouvé ici. Dans les ruines. »

« Les perles : Venise. Égypte. »

« La poterie : locale. Mais motifs inspirés de l'est. »

« Le cuivre : peut-être Mali. »

« La pièce : dinar almoravide. Onzième siècle. »

« Preuve que le commerce existait. »

« Que les gens d'ici étaient connectés. »

« Pas isolés. Jamais isolés. »

Ma fille prend une perle. Bleue. La regarde à la lumière.

« Elle a voyagé », elle dit.

« Oui. Comme toi. »

« De Venise jusqu'ici. »

« Dans des mains. Des sacs. Des caravanes. »

« Des mois de voyage. »

« Pour arriver ici. Ifrane. »

« Et maintenant, dans ta main. »

Elle sourit.

« Je peux la garder ? »

« Non », Karim dit doucement. « Elle reste ici. Elle appartient à Ifrane. »

« Mais tu peux la photographier. »

Ma fille sort son téléphone. Photographie la perle. Les autres objets. Les ruines.

Soir — La caravane dessinée

Retour au village. Le soleil descend. Orange. Comme tous les soirs.

Ma fille, terrasse, carnet ouvert.

Elle dessine.

Une longue ligne de chameaux. Chargés. Avancant dans le désert.

Au loin : des montagnes. Au premier plan : Ifrane. Petit. Mais là.

Un homme guide la caravane. Le takshif. Main levée. Montre la direction.

Au-dessus, elle a écrit : « L'or traversait ici. »

Je m'assieds. Regarde son dessin.

« C'est beau. »

« Papa ? »

« Oui ? »

« On était connectés. »

« Oui. »

« On croit qu'avant, les gens étaient isolés. Perdus dans leurs villages. »

« Mais non. Ils voyageaient. Échangeaient. Se parlaient. »

« Exactement. Depuis toujours. »

« Les routes changent. Mais l'idée reste. »

« Quelle idée ? »

« Qu'on a besoin les uns des autres. »

« Que personne ne vit seul. »

« Qu'on est tous connectés. »

Elle continue à dessiner. Ajoute des détails. Des ombres.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Demain, on va voir quoi ? »

« Les gens. Les peuples qui ont vécu ici. »

« Berbères ? »

« Oui. Et d'autres aussi. »

« Juifs. Arabes. Tous ceux qui ont fait Ifrane. »

« Leurs histoires. Ensemble. »

« C'est compliqué ? »

« Oui. Parfois. »

« Mais c'est important. Honorer toutes les mémoires. »

« Sans juger. Juste raconter. »

Elle ferme son carnet.

« J'ai hâte. »

Nous restons là. Les étoiles apparaissent. Les mêmes étoiles qui guidaient les caravanes.

Demain, nous plongerons dans les mémoires.

Les histoires des peuples.

Celles qui font mal. Celles qui réjouissent.

Toutes essentielles.

Toutes à raconter.

Sans en oublier aucune.

Les routes se souviennent. Et maintenant, nous aussi.

JOUR 6

LES PEUPLES DE LA MONTAGNE

Matin — Le vieux quartier

Ma fille se réveille tôt. Comme tous les matins maintenant. Habitée.

« Papa, on va où aujourd'hui ? »

« Dans le vieux quartier. Voir les anciennes maisons. »

Nous marchons dans le village. Mon oncle Abd nous guide.

Nous arrivons à une partie que je ne connaissais pas. Maisons anciennes. Certaines en ruines. D'autres encore debout. Vides.

Murs de pisé. Portes de bois. Fenêtres étroites.

Ma fille marche lentement. Regarde. Touche les murs.

Puis elle s'arrête devant une porte. Fermée. Une marque gravée dans la pierre à côté.

Une étoile à six branches.

« Papa, c'est quoi ça ? »

Je regarde. Je sais ce que c'est. Mais je laisse mon oncle répondre.

« Une étoile de David », il dit doucement.

« C'est quoi ? »

« Un symbole. Des Juifs. »

Ma fille fronce les sourcils.

« Il y avait des Juifs ici ? »

« Oui. Beaucoup. Avant. »

« Où ils sont ? »

« Partis. »

« Quand ? »

« Il y a longtemps. Soixante ans. Peut-être plus. »

« Pourquoi ? »

Mon oncle regarde la maison vide. Soupire.

« C'est une longue histoire. »

L'historien arrive

Nous continuons à marcher. Découvrons d'autres maisons. D'autres symboles.

Un homme nous rejoint. Soixantaine. Lunettes. Carnet sous le bras.

« Ahmed », il salue mon oncle.

« Driss », mon oncle répond.

Ils s'embrassent. Visiblement de vieux amis.

« Je vous présente. Driss. Historien. Il connaît toute l'histoire d'ici. »

« Toute, non », Driss sourit. « Mais beaucoup. »

Il se tourne vers ma fille.

« Tu t'intéresses à l'histoire ? »

« Oui. Mon père me montre. »

« Et qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ? »

« Des maisons vides. Avec des étoiles. »

Driss hoche la tête.

« Oui. Le mellah. »

« C'est quoi ? »

« Le quartier juif. »

« Viens. Je vais te montrer. »

Les trois maisons

Driss nous emmène plus loin. S'arrête devant trois maisons. Côte à côte. Toutes anciennes.

« Regardez. Trois maisons. Trois familles. »

Il pointe la première. Porte de bois simple. Pas de symbole.

« Ici, vivait une famille berbère. Ida Ou Semlal. »

Il pointe la deuxième. Porte avec l'étoile à six branches.

« Ici, une famille juive. Cohen. »

Il pointe la troisième. Porte avec motif géométrique.

« Ici, une famille arabe. Alaoui. »

« Trois maisons. Trois familles. Trois cultures. »

« Côte à côte. »

Ma fille regarde les trois maisons.

« Elles se parlaient ? »

« Oui. Tous les jours. »

« Elles étaient amies ? »

« Parfois oui. Parfois non. Comme tous les voisins. »

« Mais elles vivaient ensemble. »

« Elles s'entraidaient ? »

« Oui. Souvent. Pas toujours. Mais souvent. »

« Et maintenant ? »

Driss regarde les maisons. Vides. Toutes les trois.

« Maintenant, elles sont vides. »

Les Imazighen — Le peuple de la montagne

Nous marchons vers la maison de Driss. Il sort des documents. Photos. Cartes. Livres.

« Pour comprendre l'histoire d'Ifrane, il faut commencer par le début. »

« Les premiers. »

« Qui ? » ma fille demande.

« Les Imazighen. Les Berbères. »

« C'est qui ? »

« Le peuple d'ici. Depuis toujours. Ou presque. »

Il montre une carte. L'Afrique du Nord. De l'Égypte au Maroc. Du Sahara à la Méditerranée.

« Partout ici, les Imazighen. Depuis des milliers d'années. »

« Avant les Romains. Avant les Arabes. Avant tout le monde. »

« Ils parlaient quelle langue ? »

« Tamazight. Plusieurs variantes. Ici, tachelhit. »

« Mon oncle parle ? »

Mon oncle Abd sourit.

« Oui. C'est ma langue maternelle. »

Et il dit quelques mots. Sons doux. Roulants.

Ma fille écoute. Fascinée.

« C'est beau », elle dit.

« C'est ancien », Driss dit. « Très ancien. »

« Certains mots tamazight ressemblent à des mots égyptiens anciens. »

« Preuve que ces peuples étaient liés. Depuis longtemps. »

Les tribus et les clans

« Les Imazighen n'étaient pas un seul peuple. »

« C'étaient des tribus. Des clans. Avec des noms différents. »

« Ici, dans l'Anti-Atlas : Ida Ou Semlal. Aït Baamrane. Aït Herbil. D'autres encore. »

« Ils se battaient ? »

« Parfois oui. Pour l'eau. Pour les terres. Pour le pouvoir. »

« Mais souvent, ils s'alliaient. Se mariaient entre eux. Commerçaient. »

« Et Ifrane ? »

« Ifrane était Ida Ou Semlal. Principalement. »

« Mais aussi un lieu de passage. Donc mélanges. »

Le nom Ifrane

« D'ailleurs, tu sais ce que veut dire Ifrane ? » Driss demande.

Ma fille secoue la tête.

« Ifran. Pluriel de ifri. En tamazight : grottes. »

« Les grottes ! »

« Oui. Parce qu'il y a des grottes dans les montagnes ici. »

« Grottes où les gens vivaient avant. Ou se réfugiaient. »

« On les verra ? »

« Demain », je dis. « Demain, les grottes. »

Les Juifs du Maroc — Une présence millénaire

Driss sort d'autres documents. Photos anciennes. Noir et blanc.

Des hommes en djellabas. Des femmes voilées. Des enfants.

« Les Juifs du Maroc. »

« Ils sont là depuis quand ? » ma fille demande.

« Très longtemps. Peut-être deux mille ans. Peut-être plus. »

« Certains disent qu'ils sont arrivés après la destruction du Temple de Jérusalem. An 70. »

« D'autres disent encore avant. Avec les Phéniciens. Les commerçants. »

« On ne sait pas exactement. Mais ils sont là depuis très, très longtemps. »

« Combien ils étaient ? »

« Au Maroc ? Deux cent cinquante mille. Peut-être trois cent mille. Avant. »

« À Ifrane ? »

« Pas beaucoup. Cinquante familles. Peut-être cent. »

« Qu'est-ce qu'ils faisaient ? »

« Commerce. Artisanat. Orfèvrerie. Travail du cuir. »

« Ils étaient importants dans le commerce. Connectés avec d'autres communautés juives. »

« Au Maroc. En Algérie. En Europe. Partout. »

Coexistence et séparation

« Ils vivaient avec les musulmans ? » ma fille demande.

Driss réfléchit. Choisit ses mots.

« Oui et non. C'est compliqué. »

« Comment ? »

« Ils vivaient dans les mêmes villages. Les mêmes villes. »

« Mais souvent dans des quartiers séparés. Les mellahs. »

« Pourquoi séparés ? »

« Plusieurs raisons. »

« D'abord, protection. Le mellah était protégé. Près du palais du caïd ou du pacha. »

« Protection contre quoi ? »

« Contre les attaques. Les pillages. Ça arrivait. Pas souvent. Mais ça arrivait. »

« Ensuite, religion. Les Juifs voulaient vivre ensemble. Près de la synagogue. »

« Pouvoir pratiquer. »

« Et puis... lois. »

« Il y avait des lois qui séparaient ? »

« Oui. Parfois. Pas toujours. Ça dépendait des endroits. Des époques. »

« Mais même séparés, ils se parlaient. Commerçaient ensemble. Travaillaient ensemble. »

« Des amitiés ? »

« Oui. Beaucoup. Des amitiés profondes. »

« Des tensions ? »

« Oui aussi. Comme partout. Entre voisins. »

Ma fille absorbe. Essaie de comprendre.

Al-Ifrani, l'historien

« Tu sais qu'il y avait un historien d'ici ? » Driss dit.

« Non. »

« Al-Ifrani. Mohamed al-Saghir al-Ifrani. Dix-septième siècle. »

« Il s'appelait al-Ifrani ? Comme le village ? »

« Exactement. Ça veut dire : originaire d'Ifrane. »

« Qu'est-ce qu'il a écrit ? »

« L'histoire du Maroc. Des dynasties. Des sultans. Des batailles. »

« Un livre important. Nozhet el-hadi. Toujours étudié aujourd'hui. »

« Et il venait d'ici ? D'Ifrane ? »

« Peut-être. Ou de la région. »

« En tout cas, son nom vient d'ici. »

« C'est fier », ma fille dit.

« Oui. C'est fier. »

Le sultanat de Tazeroualt

Driss continue.

« Au dix-septième siècle, ici, c'était pas le Maroc central qui contrôlait. »

« C'était qui ? »

« Un sultanat local. Tazeroualt. »

« Basé à Ilich. Pas loin d'ici. »

« Fondé par les Berbères. Ida Ou Semlal justement. »

« Puissant. Riche. Contrôlait le commerce. Les caravanes. »

« Indépendant ? »

« Presque. Autonome en tout cas. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Driss devient grave.

« Conflit. Avec le sultan du Maroc. Sidi Mohammed ben Abdallah. »

« Quand ? »

« 1790. »

1790 — La tragédie

Silence. Driss regarde par la fenêtre.

« C'est une histoire difficile », il dit enfin.

« Pourquoi ? » ma fille demande.

« Parce qu'il y a eu de la violence. Beaucoup. »

Il sort un livre. Archives. Témoignages d'époque.

« Le sultan Sidi Mohammed ben Abdallah voulait unifier le Maroc. »

« Contrôler toutes les régions. »

« Tazeroualt résistait. Refusait de payer les impôts. »

« Alors le sultan a envoyé une armée. »

« Grande armée. Des milliers d'hommes. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Driss hésite. Regarde ma fille. Puis moi.

« Il faut que je raconte ? »

Je regarde ma fille. Elle a douze ans. Mais elle a vu les maisons vides. Elle pose les questions.

« Oui », je dis. « Mais simplement. »

Driss hoche la tête.

« L'armée est arrivée. A assiégé Iligh. La capitale. »

« Les gens ont résisté. Longtemps. »

« Mais finalement, la ville est tombée. »

« Et le sultan a été... dur. Très dur. »

« Qu'est-ce qu'il a fait ? »

« Il a détruit. Pillé. Tué. »

« Des milliers de morts. »

« Des villages rasés. »

« Ifrane aussi ? »

« Ifrane a été touché. Oui. Pas détruit complètement. Mais touché. »

« Certains habitants tués. D'autres déportés. »

Ma fille est silencieuse. Digère.

« C'est pour ça qu'il y a des maisons vides ? »

« Non. Ça, c'est plus tard. Autre histoire. »

« Mais cette tragédie a marqué. Profondément. »

« La mémoire reste. »

Après-midi — Le mellah abandonné

Driss nous emmène dans le mellah. Le quartier juif. Ce qu'il en reste.

Rues étroites. Maisons serrées. Murs hauts.

Tout est vide. Portes fermées. Fenêtres cassées. Silence.

Nous marchons. Le seul bruit : nos pas.

Ma fille marche devant. Curieuse. Mais aussi un peu effrayée.

« C'est triste », elle dit.

« Oui. »

Nous arrivons à un bâtiment plus grand. Porte de bois. Fermée. Symboles gravés.

« La synagogue », Driss dit.

Il pousse la porte. Grince. S'ouvre.

Nous entrons.

À l'intérieur de la synagogue

Pièce rectangulaire. Murs nus. Plafond haut.

Au fond, une alcôve. Vide. C'est là qu'était la Torah. Les rouleaux sacrés.

Tout a été emporté. Mais la structure reste.

Ma fille marche lentement. Regarde. Touche les murs.

« Ils priaient ici ? »

« Oui. Tous les jours. Le shabbat. Les fêtes. »

« Combien de personnes ? »

« Peut-être cent. Peut-être plus. Les jours de fête. »

« Et maintenant, personne. »

« Non. Personne. »

Silence. Juste le vent qui entre par les fenêtres cassées.

« Où ils sont partis ? » ma fille demande enfin.

Le grand départ

Nous sortons de la synagogue. Nous asseyons sur un muret. Driss explique.

« Après 1948, tout a changé. »

« Qu'est-ce qui s'est passé en 1948 ? »

« La création d'Israël. »

« Un État juif. En Palestine. »

« Les Juifs d'ici voulaient y aller ? »

« Certains oui. Pas tous. C'est compliqué. »

Il sort des documents. Chiffres. Dates.

« En 1948, il y avait environ deux cent cinquante mille Juifs au Maroc. »

« En 1970, il en restait trente mille. »

« Aujourd'hui ? Peut-être trois mille. »

« Où ils sont partis ? »

« Israël. Principalement. Mais aussi France. Canada. Autres pays. »

« Pourquoi ? »

Driss réfléchit. Pèse ses mots.

« Plusieurs raisons. Difficile de tout résumer. »

« D'abord, le désir. Certains voulaient aller en Israël. C'était leur rêve. Religieux.
»

« Ensuite, la peur. Après 1948, des tensions. Entre Arabes et Israéliens. »

« Au Maroc aussi ? »

« Un peu. Pas beaucoup. Mais un peu. »

« Des incidents. Pas souvent. Mais ça suffisait pour avoir peur. »

« Et puis, les opportunités. Économiques. En Israël. En France. »

« Ici, c'était difficile. Pauvre. Isolé. »

« Alors ils sont partis. Famille après famille. »

« Dans les années cinquante. Soixante. »

« Jusqu'à ce qu'il ne reste presque personne. »

Ma fille écoute. Absorbe.

« Ils voulaient partir ? »

« Certains oui. D'autres non. D'autres ne savaient pas. »

« C'est toujours compliqué. »

Les témoignages

Driss sort des papiers. Photocopies de lettres. Anciennes.

« J'ai collecté des témoignages. De ceux qui sont partis. De ceux qui sont restés. »

Il en lit un. Lettre d'un homme juif. Parti en Israël en 1962.

Il dit :

« 'Je suis parti le cœur lourd. J'aimais mon village. Mes voisins musulmans étaient mes amis. Mais j'avais peur pour mes enfants. Peur de l'avenir. Alors je suis parti.' »

Il en lit un autre. Lettre d'une femme berbère. Restée à Ifrane.

« 'Quand mes voisins juifs sont partis, j'ai pleuré. Nous avons grandi ensemble. Nos enfants jouaient ensemble. Et du jour au lendemain, ils sont partis. La maison à côté est vide depuis.' »

Ma fille a les larmes aux yeux.

« C'est triste », elle dit encore.

« Oui », Driss dit. « L'histoire est souvent triste. »

Ce qui reste

Nous marchons encore dans le mellah. Driss nous montre des choses.

Des inscriptions hébraïques. Sur des portes. Des murs.

Des noms. Des dates. Des bénédictions.

Des objets. Trouvés dans les maisons abandonnées. Une menorah cassée. Des fragments de livres de prières.

« Tout ça, on doit le préserver », Driss dit.

« Pourquoi ? » ma fille demande.

« Parce que c'est l'histoire. Notre histoire. »

« Pas juste l'histoire des Juifs. L'histoire d'Ifrane. »

« Ils étaient ici. Ils ont vécu ici. Pendant des siècles. »

« Oublier ça, ce serait... »

Il cherche le mot.

« ...effacer une partie de nous. »

Les Arabes — Vagues successives

De retour chez Driss. Thé. Pâtisseries.

Ma fille pose une question :

« Et les Arabes ? Ils sont arrivés quand ? »

« Plusieurs vagues », Driss explique.

« D'abord, septième siècle. Avec l'islam. Conquête arabe de l'Afrique du Nord. »

« Mais ils n'ont pas remplacé les Berbères. Ils se sont mélangés. »

« Mariages. Alliances. »

« Beaucoup de Berbères sont devenus musulmans. Ont gardé leur langue. Leur culture. »

« Puis d'autres vagues. Dynasties arabes. Idrissides. Almoravides. Almohades. Saadiens. Alaouites. »

« Chacune a apporté des gens. Des familles. Des tribus. »
« Qui se sont installées. Mariées. Mélangées. »
« Alors aujourd'hui, c'est quoi ? Berbère ou arabe ? »
« Les deux », Driss sourit. « Ou ni l'un ni l'autre. Marocain. »
« Mélange de tout. »
« Ton oncle Abd, par exemple. Il est berbère. Parle tamazight. »
« Mais il parle aussi arabe. Il est musulman. »
« Il est les deux. »
Ma fille réfléchit.
« Alors on est tous mélangés. »
« Exactement. »

Aujourd'hui — Que faire des mémoires ?

« Qu'est-ce qu'on fait avec tout ça ? » ma fille demande. « Les maisons vides. La synagogue. Les histoires. »

Driss soupire.

« C'est la question. Difficile. »
« Il faudrait restaurer. Préserver. »
« Faire un musée peut-être. Ou un centre culturel. »
« Pour que les gens se souviennent. »
« Que les jeunes apprennent. »
« Que Berbères, Juifs, Arabes, tous ont fait Ifrane. »
« Sans hiérarchie. Sans jugement. »
« Juste reconnaître. Honorer. »
« Ça va se faire ? »
« Je ne sais pas. Ça dépend. »

« De qui ? »

« De nous. De ceux qui restent. De ceux qui viennent. »

« De toi aussi. »

Ma fille lève les yeux. Surprise.

« De moi ? »

« Oui. Tu es ici. Tu écoutes. Tu apprends. »

« Tu vas raconter. À d'autres. »

« Tu vas transmettre. »

« C'est comme ça que la mémoire reste. »

Soir — Les trois maisons dessinées

Terrasse. Le soleil descend. Encore orange. Toujours beau.

Ma fille, carnet ouvert.

Elle dessine.

Les trois maisons. Côte à côte.

La première : porte simple. Famille berbère.

La deuxième : étoile à six branches. Famille juive.

La troisième : motif géométrique. Famille arabe.

Entre elles, pas de murs. Juste des portes. Ouvertes.

Des gens sur le seuil. Qui se parlent.

Au-dessus, elle a écrit : « Elles vivaient ensemble. »

Je m'assieds à côté d'elle.

« C'est beau. »

« Papa ? »

« Oui ? »

« C'est compliqué. »

« Quoi ? »

« L'histoire. Les gens. »

« Oui. C'est compliqué. »

« Parfois ils s'aiment. Parfois ils se battent. »

« Oui. »

« Mais on doit raconter quand même. »

« Oui. Surtout quand c'est compliqué. »

« Pourquoi ? »

« Parce que la vérité est rarement simple. »

« Et si on simplifie, on ment. »

Elle continue à dessiner. Ajoute des couleurs.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Les Juifs qui sont partis. Ils peuvent revenir ? »

« Visiter, oui. Certains reviennent. Pour voir. Se souvenir. »

« Vivre ici, non. Probablement pas. Trop de temps a passé. »

« Mais on peut se souvenir d'eux. »

« C'est important ? »

« Oui. Très. »

Elle ferme son carnet.

« Demain, on fait quoi ? »

« Les grottes. Ifran. »

« D'où vient le nom. »

« Et on va penser à l'avenir. »

« À ce qu'on garde. Comment. »

« Au patrimoine. »

« J'ai hâte. »

Nous restons là. Les étoiles apparaissent. Les mêmes qui brillaient quand les trois familles vivaient côte à côte.

Demain, le dernier jour. Les grottes. Le futur. Ce qu'on lègue.

Mais ce soir, nous pensons aux mémoires.

Toutes les mémoires.

Sans en oublier aucune.

Les murs se souviennent. Les pierres parlent.

Et nous écoutons.

JOUR 7

L'AVENIR DES GROTTES

Matin — Le dernier jour

Ma fille se réveille. Dernière fois dans cette maison.

Elle regarde par la fenêtre. Les montagnes. L'horizon.

« C'est le dernier jour », elle dit.

« Oui. »

« Je suis triste. »

« Moi aussi. »

« Mais on reviendra ? »

« Oui. On reviendra. »

Elle prend son sac. Carnet. Appareil photo. Gourde.

« Aujourd'hui, les grottes ? »

« Oui. Les grottes. Ifran. »

Mon oncle Abd nous attend dehors. Et un autre homme. Jeune. Trentaine. Sourire.

« Youssef », il se présente. « Guide de montagne. Je vais vous emmener aux grottes. »

La montée

Nous quittons le village. Direction est. Les montagnes se rapprochent.

Chemin de terre. Puis sentier. Puis rochers.

Nous grimpons. Pas difficile. Mais il faut faire attention.

Ma fille grimpe bien. Elle a l'habitude maintenant. Six jours à marcher.

Une heure de montée. Nous nous arrêtons. Youssef pointe.

« Là. Vous voyez ? »

Des ouvertures. Dans la falaise. Sombres. Profondes.

« Les grottes », il dit. « Ifran. »

À l'intérieur

Nous entrons. Lampes frontales allumées.

La première grotte est grande. Haute. Fraîche.

Le sol est de terre battue. Lisse. Usé par les pieds.

« Des gens vivaient ici ? » ma fille demande.

« Oui. Il y a très longtemps. »

« Combien longtemps ? »

« Des milliers d'années. Peut-être dix mille. Peut-être plus. »

Ma fille touche les murs. Froids. Humides.

« Ils vivaient comment ? »

« Chasseurs. Cueilleurs. Avant l'agriculture. Avant les villages. »

« Ils sont les ancêtres des Berbères ? »

« Peut-être. On ne sait pas exactement. Mais il y a un lien. »

Youssef nous emmène plus loin. Une autre grotte. Plus petite.

Là, sur les murs, des traces. Rouges. Ocre.

« Des peintures ? » ma fille s'exclame.

« Oui. Très anciennes. »

On voit des formes. Pas très claires. Mais on devine. Des animaux peut-être. Des mains. Des symboles.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« On ne sait pas. Peut-être rituel. Peut-être art. Peut-être les deux. »

« Mais c'est précieux. Très précieux. »

Ma fille prend des photos. Doucement. Avec respect.

Les grottes refuges

Nous ressortons. Asseyons devant les grottes. Vue sur la vallée. Sur Ifrane en bas.

Youssef raconte.

« Ces grottes n'ont pas servi que pour vivre. »

« Elles ont aussi servi de refuges. »

« Quand ? »

« Pendant les guerres. Les conflits. »

« Les gens montaient ici. Se cachaient. »

« Pendant la répression de 1790 aussi ? » je demande.

« Oui. Certains ont survécu en se cachant ici. Des jours. Des semaines. »

« Et plus récemment ? »

« Pendant le protectorat français. Résistance. »

« Des combattants se cachaient ici. »

« Alors ces grottes ont protégé les gens. »

« Oui. Encore et encore. »

Patrimoine en danger

« Ces grottes, elles sont protégées ? » ma fille demande.

Youssef secoue la tête.

« Non. Pas officiellement. »

« Pourquoi ? »

« Pas d'argent. Pas de reconnaissance. »

« Les peintures... elles peuvent disparaître ? »

« Oui. Avec le temps. L'humidité. Les gens qui touchent. »

« Certains ont déjà pris des pierres. Cassé des choses. »

« Pourquoi on protège pas ? »

« Il faudrait classer. Patrimoine national. Ou mondial. UNESCO peut-être. »

« Mais il faut des dossiers. Des études. De l'argent. Du temps. »

« Et surtout : la volonté. »

Après-midi — Que garder ?

Nous redescendons. Retour au village.

Driss, l'historien, nous rejoint. Avec Saïd, le maître des khattaras. Et Karim, l'historien des caravanes.

Tous assis sous un arbre. Thé. Discussion.

Ma fille écoute. Prend des notes.

« Il faut tout sauver », Driss dit. « Mais comment ? »

« Les grottes. Les khattaras. Le mellah. Le ksar. Les peintures rupestres. Les histoires. Tout. »

« C'est trop », Saïd dit. « Il faut choisir. »

« Non », Karim dit. « On ne peut pas choisir. Tout est lié. »

« Les grottes racontent le début. »

« Les khattaras racontent la survie. »

« Le mellah raconte la coexistence. »

« Les caravanes racontent l'ouverture. »

« Enlever un morceau, c'est casser l'histoire. »

Ma fille lève la main. Comme à l'école.

« Je peux dire quelque chose ? »

Ils se tournent vers elle. Sourient.

« Oui. Bien sûr. »

« Vous avez raison. Il faut tout garder. »

« Mais pas juste dans des musées. »

« Il faut aussi dans les têtes. »

« Comment ? » Driss demande.

« Raconter. Enseigner. Transmettre. »

« À l'école. Aux enfants. Aux visiteurs. »

« Faire comprendre pourquoi c'est important. »

« Pas juste dire : c'est vieux, c'est beau. »

« Mais dire : c'est nous. C'est notre histoire. Toute notre histoire. »

Silence. Les hommes la regardent. Impressionnés.

« Elle a raison », mon oncle Abd dit enfin. « C'est ça la vraie protection. »

Le patrimoine immatériel

« Il n'y a pas que les pierres », Driss dit. « Il y a aussi... »

Il cherche le mot.

« L'immatériel », je propose.

« Oui ! L'immatériel. »

« C'est quoi ? » ma fille demande.

« Les choses qu'on ne peut pas toucher. Mais qui existent quand même. »

« La langue tamazight. Les chants. Les danses. »

« Les savoirs. Comment construire une khattara. Comment cultiver dans le désert. Comment lire les étoiles. »

« Les histoires. Transmises de bouche à oreille. »

« Les proverbes. Les poèmes. Les légendes. »

« Tout ça aussi, c'est le patrimoine. »

« Et ça disparaît ? »

« Oui. Vite. »

« Les vieux meurent. Les jeunes partent. Ou oublient. »

« Dans une génération, beaucoup sera perdu. »

Ma fille réfléchit.

« Alors il faut enregistrer. Filmer. Écrire. »

« Oui. »

« Et apprendre. Se souvenir. »

« Oui. »

Vision pour l'avenir

« Qu'est-ce que vous aimeriez ? » ma fille demande. « Pour Ifrane. Dans dix ans. Vingt ans. »

Les hommes réfléchissent.

« Un musée », Driss dit. « Un vrai. Avec les objets. Les photos. Les témoignages. »

« Les kettaras réparées », Saïd dit. « Fonctionnelles. Et une école. Pour enseigner la technique. »

« Un géoparc », Karim dit. « Reconnu par l'UNESCO. Avec des circuits. Des guides formés. »

« Des jeunes qui reviennent », mon oncle dit. « Ou qui restent. Avec du travail. De l'espoir. »

« Et que le monde sache », Youssef ajoute. « Qu'Ifrane existe. Qu'Ifrane a une histoire. Importante. »

Ma fille note tout.

« Ça va arriver ? » elle demande.

Ils se regardent.

« Peut-être », Driss dit. « Si on se bat. Si on ne lâche pas. »

« Si des gens comme toi racontent. Transmettent. »

« Si le monde écoute. »

Soir — Le carnet complet

Terrasse. Dernière fois.

Ma fille ouvre son carnet. Le feuillette.

Sept dessins. Un par jour.

Jour 1 : La Terre en feu. Deux milliards d'années.

Jour 2 : L'océan plein de trilobites. Cinq cent quarante millions d'années.

Jour 3 : Le Sahara vert. Dix mille ans.

Jour 4 : Mohamed dans le tunnel noir.

Jour 5 : La caravane traversant le désert.

Jour 6 : Les trois maisons côte à côte.

Jour 7 : ...

Elle prend son crayon. Dessine.

La montagne. Les grottes. Des gens dedans. Anciens. Modernes. Mélangés.

Et au-dessus, elle écrit : « L'avenir se construit sur le passé. »

Je la regarde. Elle a douze ans. Mais elle a compris.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Je veux faire quelque chose. »

« Quoi ? »

« Je veux écrire. Ce qu'on a vu. Ce qu'on a appris. »

« Pour que les gens sachent. »

« Pour que ça ne s'oublie pas. »

« Tu le feras. »

« Tu m'aideras ? »

« Oui. Ensemble. »

Elle sourit. Ferme son carnet.

« Demain, on rentre à Pau ? »

« Oui. »

« Mais avant ? »

« Avant, on va au cimetière. »

« Voir Mohamed. »

« Lui dire au revoir. »

« Et merci. »

Elle hoche la tête. Comprend.

La collection finale

Elle sort ses objets. Les pose sur la table.

Le morceau de granite. Deux milliards d'années.

La tessère de poterie. Quelques siècles.

Le sel du lac mort.

Les photos. Du trilobite. De la perle vénitienne. Des trois maisons. Des grottes.

Et son carnet. Plein.

« C'est mes morceaux du temps », elle dit.

« Oui. »

« Je vais les garder toute ma vie. »

« Oui. »

« Et les montrer à mes enfants. »

« Oui. »

« Et leur raconter. Comme toi tu m'as raconté. »

« Exactement. »

Elle les range doucement. Un par un. Précieusement.

Demain, retour. Mais ce qu'elle emporte est immense.

Pas juste des objets. Des histoires. Des mémoires. Des responsabilités.

Mohamed serait fier.

Ahmed aussi.

Et moi, je le suis.

La nuit des étoiles

Nous restons sur la terrasse. Longtemps. En silence.

Les étoiles brillent. Plus que jamais. Pas de pollution lumineuse ici.

Ma fille lève la tête. Compte. Essaie. Abandonne. Il y en a trop.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Ces étoiles. Elles brillaient quand la Terre était en feu ? »

« Oui. Certaines. Pas toutes. Certaines sont mortes depuis. D'autres sont nées.
»

« Et elles brilleront quand nous ne serons plus là ? »

« Oui. »

« C'est... petit. Nous. »

« Oui. Très petit. »

« Mais important quand même. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'on est là. Maintenant. Et on peut faire des choses. »

« Bonnes ou mauvaises. »

« Oui. »

« Alors il faut essayer de faire les bonnes. »

« Oui. »

Silence. Juste le vent. Les étoiles.

« Papa ? »

« Oui ? »

« Merci. »

« De quoi ? »

« De m'avoir emmenée ici. »

« De m'avoir montré. »

« De m'avoir raconté. »

« Merci à toi d'avoir écouté. »

Elle pose sa tête sur mon épaule.

Nous restons là. Sous les étoiles.

Demain, le cimetière. Mohamed. La fin du voyage.

Mais aussi le début d'autre chose.

La transmission continue.

Les pierres se souviennent.

Et nous aussi.

ÉPILOGUE

Le matin du huitième jour, nous nous levons tôt.

Le soleil n'est pas encore levé. Le ciel est bleu pâle. Étoiles encore visibles.

Ma fille est déjà habillée. Sac prêt. Carnet dans la poche.

« On y va ? » elle demande.

« Oui. On y va. »

Nous marchons vers le cimetière. Mon oncle Abd avec nous.

Vingt minutes. Silence. Juste nos pas sur le chemin de terre.

Nous arrivons. Les tombes simples. Pierres blanches. Noms gravés.

Ma fille se dirige directement vers celle de Mohamed. Elle connaît maintenant.

Nous nous arrêtons devant.

La pierre est tiède déjà. Le soleil commence à monter.

Ma fille pose sa main dessus. Comme elle avait fait le premier jour. Il y a sept jours. Une éternité.

Mais cette fois, elle sait.

Elle sait qui était Mohamed. Ce qu'il faisait. Pourquoi il est mort. Pour qui.

Elle sait qu'il descendait dans les tunnels noirs. Avec juste une lampe à huile. Pour réparer l'eau. Pour que le village vive.

Elle sait qu'il ne connaîtrait jamais son arrière-petite-fille. Mais qu'il travaillait pour elle quand même.

Pour un avenir qu'il ne verrait pas.

Elle sort une pierre de sa poche. Petite. Blanche. Lisse.

La pose sur la tombe. Tradition.

« C'est pour lui », elle dit doucement.

Mon oncle Abd pose aussi une pierre. Puis moi.

Trois pierres. Trois générations.

Ma fille reste là. Immobile. Regarde la tombe.

Puis elle parle. Pas à nous. À Mohamed.

« Je suis venue. Je suis ta petite-arrière-petite-fille. »

« Je m'appelle... »

Elle dit son nom. Je ne le répète pas ici. C'est entre elle et lui.

« Je suis descendue dans ton tunnel. J'ai touché l'eau que tu as sauvée. »

« J'ai vu les pierres qui ont deux milliards d'années. »

« J'ai vu l'océan où nageaient les trilobites. »

« J'ai vu le Sahara vert. »

« J'ai vu les caravanes d'or. »

« J'ai vu les trois maisons. Côte à côte. »

« J'ai vu les grottes. Ifran. »

« Et maintenant, je sais. »

« Je sais que tu as travaillé pour nous. Sans nous connaître. »

« Je sais que c'est important. »

« Et je te promets. »

« Je vais raconter. À mes enfants. À mes petits-enfants. »

« Je vais transmettre. »

« Pour que tu ne sois pas oublié. »

« Pour que Ifrane ne soit pas oublié. »

« Pour que toutes les histoires soient racontées. »

« Merci, Mohamed. »

Elle se tait. Baisse la tête.

Mon oncle Abd a les larmes aux yeux. Moi aussi.

Nous restons là. Quelques minutes. Silence.

Puis ma fille se redresse. Essuie ses yeux.

« On peut y aller maintenant », elle dit.

Nous repartons. Vers le village. Le soleil est levé maintenant. Chaud. Orange.

À l'aéroport d'Agadir, dans l'avion, ma fille sort son carnet. Le relit.

Sept jours. Sept dessins. Sept histoires.

Elle prend son stylo. Sur la dernière page, elle écrit :

« Il y a deux milliards d'années, la Terre était en feu. »

« Il y a cinq cent quarante millions d'années, la vie a explosé dans l'océan. »

« Il y a dix mille ans, le Sahara était vert. »

« Il y a trois mille ans, les gens ont inventé les khetaras pour survivre. »

« Il y a six cents ans, l'or traversait le désert. »

« Il y a cent ans, trois familles vivaient côte à côte. Berbère. Juive. Arabe. »

« Aujourd'hui, les grottes se souviennent. »

« Et moi aussi. »

« Je me souviendrai. »

« Je raconterai. »

« Je transmettrai. »

« Parce que c'est important. »

« Parce que c'est notre histoire. »

« Toute notre histoire. »

« Sans en oublier aucune partie. »

« Les pierres se souviennent. »

« Et maintenant, nous aussi. »

Elle ferme le carnet. Le range dans son sac. Avec le granite. La tessère. Le sel.
Les photos.

Ses morceaux du temps.

L'avion décolle.

En bas, Ifrane disparaît. Les montagnes. Le désert. Le Maroc.

Mais dans son cœur, dans sa tête, dans son carnet, tout reste.

Mohamed. Ahmed. Les khattaras. Les caravanes. Les trois maisons. Les grottes.

Tout.

Et un jour, elle reviendra.

Je le sais.

Elle a promis.

FIN

« Les pierres se souviennent. Et maintenant, nous aussi. »